N° 6 — 5e Année — 6 Février 1925

CE NUMÉRO EST CONSACRÉ A "VISAGES D'ENFANTS"

Cinémagazine

1 Fr. 25

JEAN FOREST

Ce très jeune artiste et ses deux petites partenaires Arlette Peyran et Pierrette Houyez sont les parfaits interprètes de **Visages d'Enfants,** *le très beau film de Jacques Feyder auquel nous consacrons ce numéro*

Le Numéro : 1 fr. 25 — 5e Année — N° 6 (1er *trimestre*) — 6 Février 1925

Organe des "Amis du Cinéma"

Cinémagazine

Paraît tous les Vendredis

PUBLICATION HONORÉE D'UNE SUBVENTION DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ETRANGÈRES

ABONNEMENTS
France Un an. . . 50 fr.
— Six mois. . 28 fr.
— Trois mois. 15 fr.
Chèque postal N° 309 08

Directeur : JEAN PASCAL
Bureaux: 3, Rue Rossini, PARIS (9e). *Tél. : Gutenberg* 32-32
Adresse télégraphique : CINÉMAGAZI-PARIS
Les abonnements partent du 1er de chaque mois
(La publicité est reçue aux Bureaux du Journal)
Registre du Commerce de la Seine N° 212.039

ABONNEMENTS
Étranger Un an . . 60 fr.
— Six mois . 32 fr.
— Trois mois 18 fr.
Paiement par mandat-carte international

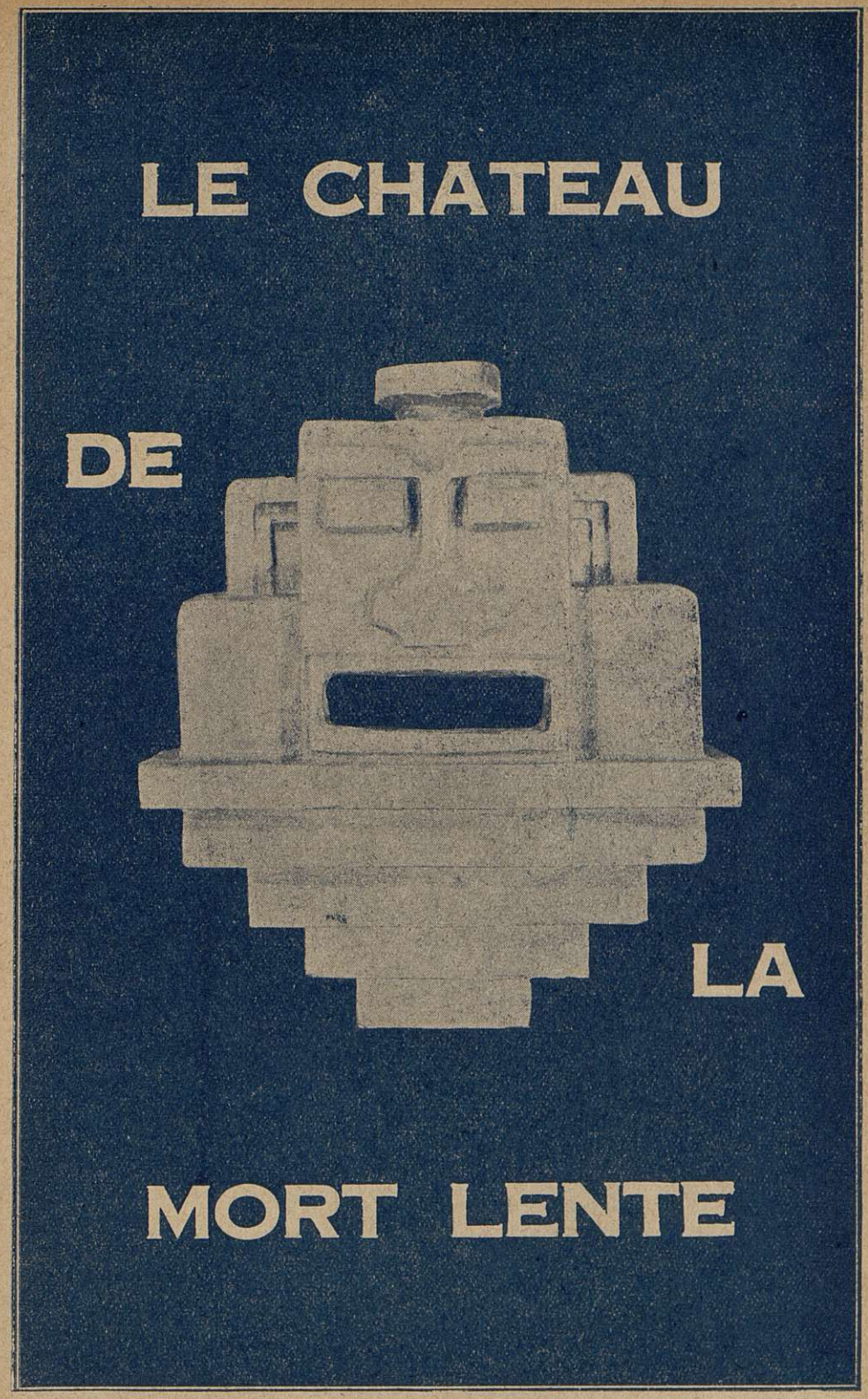
SOMMAIRE

Pages

VISAGES D'ENFANTS (le scénario)..... 249
JACQUES FEYDER, réalisateur de « Visages d'Enfants », *par Gaston Phélip* 254
VISAGES D'ENFANTS (la première vision), *par André Tinchant* 256
— (l'interprétation), *par Albert Bonneau*..... 257
TROIS VISAGES D'ENFANTS, *par Gaston Phélip*..... 260
DU CONFÉRENCIER AU FILM SANS SOUS-TITRE, *par V. Guillaume-Danvers*.. 261
SCÉNARIOS : Les Fils du Soleil (8e et dernier chap.)..... 262
PHOTOGRAPHIES D'ACTUALITÉ..... de 263 à 266
LE 30e ANNIVERSAIRE, *par E. Benoit-Lévy*..... 267
COMMENT J'AI CONNU SURCOUF, *par Arthur Bernède*..... 269
LIBRES PROPOS : Trop courts ! *par Lucien Wahl*..... 270
LA VIE CORPORATIVE : La collaboration franco-américaine, *par P. de la Borie* 271
LA MÉDAILLE D'OR DU CINÉMA..... 272
DONATIEN RÉALISE « LE CHATEAU DE LA MORT LENTE », *par Jean de Mirbel* 273
« LE MIRACLE DES LOUPS » A GENÈVE, *par Eva Elie*..... 275
COURRIER DES STUDIOS..... 276
NOUVELLES D'AMÉRIQUE..... 276
COMMENT JE FIS LA CONNAISSANCE DU BANDIT ROMANETTI, *par G. Dini*.... 277
LES FILMS DE LA SEMAINE : (Amours de Reine ; Le Voleur de Bagdad ; Les Merveilles de l'Amazone), *par l'Habitué du Vendredi* 278
LES PRÉSENTATIONS : (La Pourpre de la Gloire ; Le Capitaine Cent-Sous ; La Closerie des Genêts), *par Albert Bonneau*..... 279
NOUVELLES DE GRÈCE, *par Vip*..... 280
CINÉMAGAZINE EN PROVINCE : Amiens (*R. Léonard*) ; Pau (*J. G.*).... 262 et 268
CINÉMAGAZINE A L'ETRANGER : Lausanne, Vevey, Montreux (*C. Ferla Fils*) ; Bruxelles ; Genève (*Eva Elie*) ..... 260, 262, 274 et 280
ECHOS ET INFORMATIONS, *par Lynx*..... 281
LE COURRIER DES « AMIS » *par Iris*..... 282

Annuaire Général de la Cinématographie et des Industries qui s'y rattachent

L'Edition de 1925 de ce guide pratique de l'Acheteur, du Producteur et du Fournisseur dans les Industries du Film est sur le point de paraître. Cet ouvrage contient toutes les adresses utiles pour le Monde entier et 150 grands portraits des vedettes de l'Ecran. Retenez votre exemplaire. Prix : 20 Francs.



Nous avons l'honneur de vous informer que nous ferons apparaître spécialement pour vous le facétieux « Fantôme du Moulin Rouge » sur l'écran du Gaumont-Palace. C'est là que vous pourrez assister à ses tribulations le 14 février prochain à 14 h. 30. René Fernand qui l'a produit, René Clair qui l'a réalisé, dédoublé puis matérialisé, Georges Vaultier qui l'a incarné aux côtés de Sandra Milowanoff et d'une troupe excellente dont l'élément féminin fut habillé par Paul Poiret, et nous-mêmes enfin, comptons sur votre visite le samedi 14 février prochain.

Nous vous présentons nos salutations.

LA Cie Fse MAPPEMONDE-FILM.

LE GRÉPON

Un film ANDRÉ SAUVAGE

Le Mont-Blanc

Le Grépon

Exclusivité : ***Mondial Film***, 5, rue Saulnier, PARIS (IXe)

Les LOUPS

DE

MARIVAUX

font courir

tout Paris

Trois Séances par jour : 14 h., 17 h. et 20 h. 45

Prochainement

LE

CŒUR A BEAU MENTIR

Grand Drame

AVEC

Pauline FRÉDÉRICK

ET

LOU TELLEGEN

Fleur de Lune

Grand Drame d'Aventures

AVEC

William DUNCAN

ET

Edith JOHNSON

Compagnie VITAGRAPH

25, Rue de l'Échiquier, PARIS

QUI N'A PAS VU PARIS

à l'Aubert-Palace ?

Les dernières représentations sont annoncées par

AUBERT

VISAGES D'ENFANTS

Film de JACQUES FEYDER

interprété par

Rachel DEVIRYS (*Jeanne Dutois*) — Victor VINA (*Pierre Amsler*)
Henri DUVAL — Jeanne MARIE-LAURENT
Arlette PEYRAN (*Arlette*) — Pierrette HOUYEZ (*Pierrette*)
et Jean FOREST (*Jean*)

Le Scénario

DANS le haut Valais, accroché au flanc de la montagne, au ras des neiges éternelles, un groupement noir de chalets de bois serrés autour d'un clocher.

C'est Saint Luc, le plus haut village d'Europe. — Vie simple, âpre et rude.

A l'écart du village, le chalet le plus important appartient à Pierre Amsler, le « Président » de la commune.

Le malheur est dans la maison, la jeune femme d'Amsler vient de mourir enlevée à 27 ans par une affection de poitrine. Amsler reste veuf avec deux enfants.

L'aîné, Jean, a hérité de sa mère d'une nature impressionnable et sensible, difficilement adaptable à ce milieu fruste de montagnards. La mort de sa maman, qu'il chérissait avec l'exaltation propre à son tempérament, produit sur Jean un véritable traumatisme nerveux. Il reste plusieurs jours terrassé par la fièvre et le délire.

Après sa convalescence, la tombe de

sa mère devient pour lui l'objet d'un culte passionné et chaque soir, avant de s'endormir, il adresse une prière fervente au portrait de la disparue. Il arrive à se suggestionner au point de voir le portrait s'animer et lui sourire.

Un an s'est écoulé, le printemps est revenu.

Le chagrin du « Président » Pierre Amsler s'est estompé. Il est désolé de voir sa maison mal tenue, ses enfants sans surveillance. Il songe à épouser Jeanne Dutois, jolie veuve, mère d'une petite fille : Arlette.

...La tombe de sa mère devient pour Jean, l'objet d'un culte passionné
(Jean Forest *et* Henri Duval)

Amsler, connaissant la nature impressionnable de son fils, confie au parrain de Jean le soin de préparer l'enfant à accepter sans heurt cet événement. Le parrain de Jean est curé du village de Vissoy situé de l'autre côté du col. Il propose de prendre avec lui son filleul pour quelques semaines à Vissoy. Là, il amènera lentement l'enfant à comprendre son véritable devoir.

Quand Jean reviendra, il se trouvera devant un fait accompli ; la nouvelle existence déjà organisée, se continuera sans choc.

Un mois plus tard, le mariage du « Président » avec Jeanne Dutois a été joyeusement célébré par tout le village. Jean rentre à la maison paternelle.

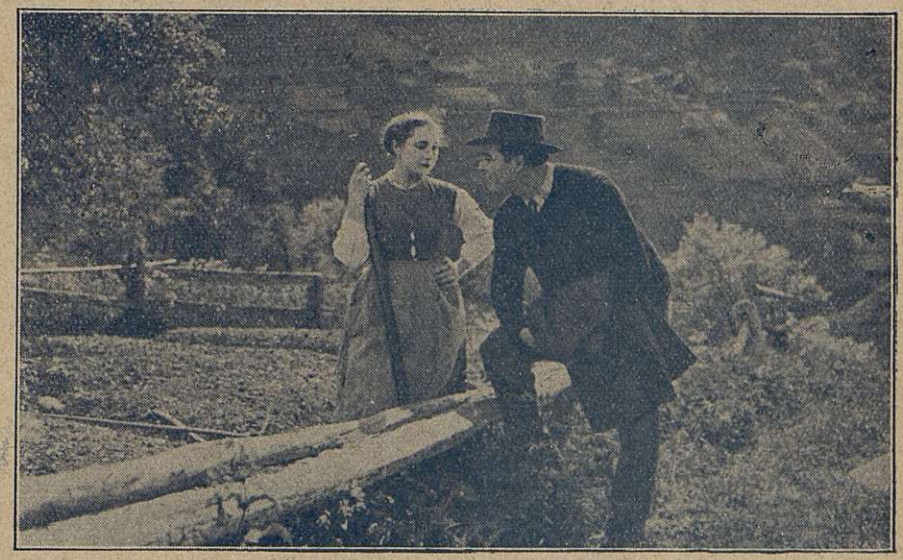
Dès le premier jour tout lui apparaît comme motif de rage, de révolte, de tristesse, de désespoir. Le fait d'être dépossédé de son ancienne chambre au profit des deux petites filles, les changements dans l'organisation du ménage, dans les habitudes, dans la place des objets, tout l'impressionne. Il ne s'endort qu'apres avoir éperdument sangloté.

La nouvelle maman est une belle montagnarde, alerte, gaie, bien portante, travailleuse et courageuse. Elle traite les enfants de son mari et les siens exactement de la même manière brusque et enjouée, sans intention de partialité ou d'injustice. Elle a la main leste, le jugement un peu hâtif et ne s'embarrasse d'aucune nuance psychologique. Elle n'admet pas que Jean s'attarde à rêvasser ou à musarder le long du ruisseau ; il faut qu'il travaille, comme sa propre fillette travaille et comme elle-même en donne l'exemple.

Elle ne se doute aucunement des réactions que sa façon de procéder peut produire sur la nature trop sensible de Jean.

Dès les premières semaines, une série d'incidents survenus à propos des bijoux de la mère défunte ou des vêtements de la disparue, arrive à créer dans l'esprit de Jean, la conviction que sa belle-mère est une marâtre et qu'il est victime d'une intolérable injustice.

La mésentente sournoise qui s'est établie au début entre Jean et Arlette, la fille de sa belle-mère, s'accroît chaque jour.



Pierre Amsler songe à épouser Jeanne Dutois, jolie veuve...
(Victor Vina *et* Rachel Devirys)

Les deux enfants saisissent toutes les occasions de se jouer de mauvais tours.

Ils en arrivent progressivement à se haïr farouchement. Un soir d'hiver, Jean pousse Arlette à sortir pour rechercher une poupée perdue au pied d'un glacier. A l'insu de ses parents, il l'aide à s'échapper et la fillette disparaît dans l'ombre.

Jean espère simplement la fraire gronder. Mais la neige commence à tomber. Une heure se passe, Arlette n'est toujours pas rentrée. Le vent souffle en tempête. Jean s'inquiète, son anxiété augmente. Il commence à entrevoir les conséquences possibles de son acte. Au comble de l'effroi, il prend une résolution brusque, sort

de sa chambre, court tout avouer à son père.

Amsler bondit au dehors, ameute les villageois ; tous les montagnards s'élancent vers le glacier avec leurs lanternes, à la recherche de l'enfant égarée.

La petite Arlette, trompée par la neige, s'est engagée à faux au premier croisement.

Elle est maintenant complètement perdue, elle appelle en vain, titube dans la tempête, se relève, glisse le long d'une pente de neige. Il lui semble enfin reconnaître le sentier à mi-côte sous le glacier et elle reprend quelque espoir.

A ce moment un roulement formidable, plus effrayant que le tonnerre, ébranle l'air. Elle s'arrête attérée. Juste au-dessus d'elle une avalanche fonce vers la vallée avec une vitesse qui s'augmente de seconde en seconde.

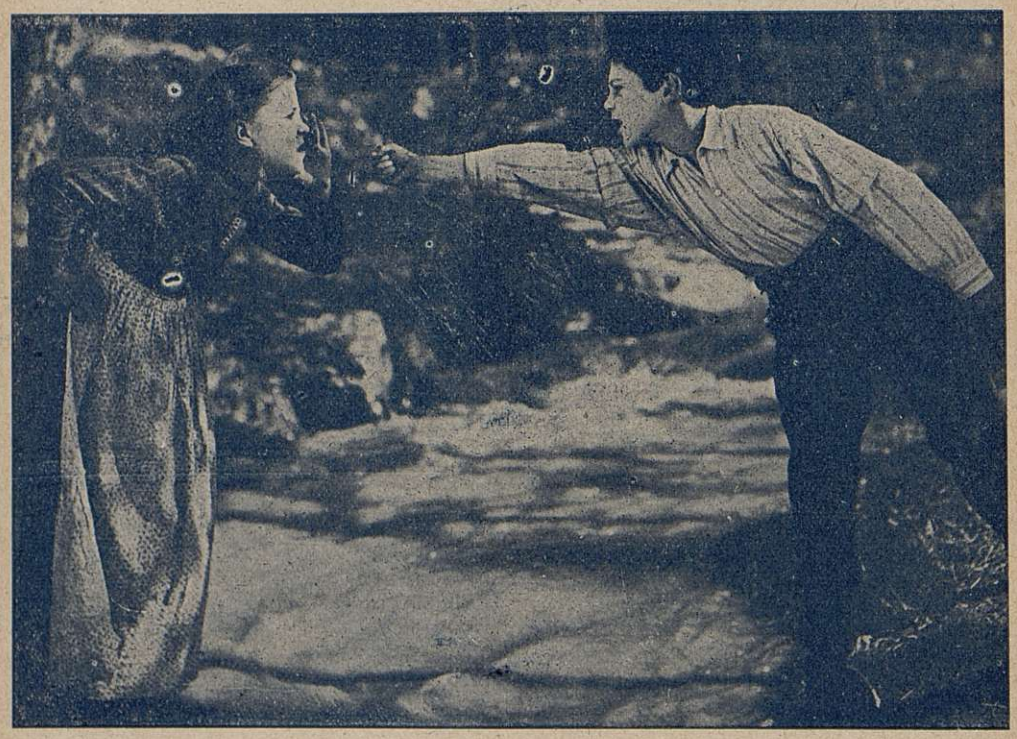
Arlette s'élance pour tenter de dépasser le champ de l'avalanche ; elle aperçoit, à cinquante mètres d'elle, une petite chapelle accotée à la montagne.

L'avalanche approche avec un bruit et une vitesse effroyables. Arlette aura-t-elle le temps d'atteindre la chapelle et cet abri résistera-t-il à l'avalanche ? D'un effort suprême elle atteint le petit édifice et referme la porte à l'instant même où l'énorme masse de neige et de pierres submerge la chapelle qui disparaît presque complètement sous l'avalanche.

La mère d'Arlette au paroxysme de l'anxiété voudrait s'élancer avec les hommes au secours de la disparue. Les voisins, accourus, la retiennent à grand'peine.

Quelques montagnards sont arrivés à l'emplacement de la chapelle, dont une partie de la croix émerge encore de la neige. Ils creusent fiévreusement, enlèvent quelques tuiles du toit. Amsler se laisse glisser à l'intérieur. Arlette est étendue au pied de l'autel, évanouie seulement. Sa petite fille, ramenée en hâte, se réveille dans les bras de sa mère.

Le lendemain matin, Jean descend en



Les deux enfants arrivent progressivement à se haïr
(Jean Forest *et* Arlette Peyran)

Elle atteint l'enfant, l'emporte et gagne la rive...
(Rachel Devirys *et* Jean Forest)

tremblant à l'idée d'affronter la colère de son père. Mais Amsler ne prononce aucun reproche, il regarde son fils longuement et tristement sans un mot. Au bout de deux jours ce silence lourd produit sur l'enfant une impression de désespoir total. Il préférerait être battu, brutalement corrigé, plutôt que de trembler devant ce regard dur, fermé, méprisant.

Rongé de remords et de désespoir, il se juge indigne de vivre, il se croit un monstre, un criminel et prend la résolution de mourir.

Le lendemain matin, il dépose sur la cheminée une lettre d'adieu à son père, descend vers le torrent, choisit un arbre qui surplombe l'eau, se suspend par les mains et se laisse tomber dans les remous.

Mais Arlette, intriguée par les allures bizarres de Jean, a couru aux étables pour prévenir sa mère. Jeanne s'est élancée sur les traces de son beau-fils. Elle arrive en vue du torrent juste à l'instant où l'enfant tombe et est emporté par le courant.

A deux cents mètres en aval, le torrent se précipite dans le gouffre du Loup.

Le bruit de l'énorme cascade parvient déjà aux oreilles de Jeanne qui court le long de la berge et cherche en vain un endroit praticable pour entrer dans l'eau et pour atteindre l'enfant avant le point fatal. A deux mètres seulement de la chute elle parvient à entrer dans le torrent et s'y maintenir agrippée malgré le courant. Elle atteint l'enfant, l'emporte et gagne la rive après une lutte acharnée contre les remous.

Jeanne, toujours courant, est revenue à la maison avec, dans ses bras, le pauvre petit qu'elle vient d'arracher à une mort certaine.

Jean sort de son évanouissement. Il est dans sa chambre devant le portrait de sa mère qui semble lui sourire. Ensuite il se rend compte qu'il est sur les genoux de son autre mère à laquelle il doit une seconde fois la vie. A l'expression de profonde affection qu'il lit sur le visage de Jeanne, une grande lumière pénètre en lui, il l'enlace tendrement et lui donne enfin, pour la première fois, le doux nom de « Maman ».

M. Jacques Feyder, *l'auteur-réalisateur de* Visages d'Enfants, *vu par de Moulignon*

JACQUES FEYDER

réalisateur de "VISAGES D'ENFANTS"

M. Jacques Feyder est peu loquace : ce n'est que lentement, et comme à regret, qu'il laisse échapper de rares confidences. Sans doute vit-il dans un perpétuel rêve intérieur où naissent et prennent corps les images délicates, si pleines de finesse et de beauté spirituelle dont il se sert pour matérialiser sa pensée de créateur.

— Comment j'ai tourné *Visages d'Enfants* ?

« Ma foi, nous répond-il, mais tout simplement, sans incidents tragiques ni comiques, sans histoires sensationnelles, sans aucun de ces faits-divers que tout journaliste aime à recueillir et à raconter.

— Cependant... Pourquoi, par exemple, avez-vous choisi la Suisse comme cadre à ce petit drame de psychologie enfantine qui aurait tout aussi bien pu se dérouler dans un autre milieu ?

— Pour de multiples raisons. Sans vouloir entrer dans trop de détails, j'en puis citer deux principales : la première, c'est que M. de Zoubaloff, qui s'est intéressé au film, est de nationalité suisse.

« La seconde, peut-être plus décisive, c'est que les paysages de Suisse sont merveilleux, moins rebattus que ceux de la Riviera, et qu'un drame psychologique aussi simple trouvait aisément son cadre dans ce milieu d'âmes simples que sont les villageois du haut Valais.

— Mais, précisément, n'avez-vous pas rencontré, dans ce milieu plutôt fruste, quelques obstacles à la réalisation de votre film ?

— Tout au contraire. Du jour où le curé du village eût lu et approuvé le scénario, toute difficulté disparut ; car les paysans du Valais sont profondément catholiques et l'influence du représentant de la religion y est décisive et vraiment souveraine.

« Ils furent d'ailleurs enchantés — pauvres gens ! — chez qui l'opulence est loin de régner — de gagner quelque argent en figurant dans mon film.

« Vous avez pu juger avec quel naturel, avec quel sérieux, avec quelle vérité « vraie » ils ont rempli leurs rôles dans les quelques scènes où j'eus besoin d'avoir un ensemble.

« Leur mérite fut d'autant plus grand que ce n'est point d'après l'écran qu'ils ont pu se guider. Le cinéma leur était totalement inconnu, et cela se comprend, car, du village de Saint-Luc — c'est le nom véritable de la localité — à la ville la plus proche, Sier, dans le Val d'Anniviens, il y a environ 9 heures de marche, la plupart du temps dans la neige.

mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est, je crois, le point habité le plus élevé, du continent européen, tout au moins ; nous fûmes obligés de le choisir parce que, ayant commencé à tourner le film assez tard, au mois de mai, nous ne pouvions pas trouver de neige au-dessous de cette altitude.

— Et vous avez vécu à Saint-Luc ?...

— Environ trois mois et demi ; 15 jours de studio, et le film fut terminé.

Un des admirables paysages de Visages d'Enfants

« Seul, le curé savait ce que c'est qu'un appareil cinématographique, un écran et un film, car cet excellent homme n'est autre qu'un chanoine de l'Hospice du Mont-Saint-Bernard.

— Il avait donc quitté son monastère ?

— Oui, comme la plupart des moines de ce couvent, car après plusieurs années passées à une altitude de 3.800 mètres, beaucoup ont les poumons et le cœur hors d'état de résister à un séjour plus prolongé. On les nomme alors curés dans des villages situés à de plus basses altitudes.

— Saint-Luc est-il beaucoup plus rapproché de la vallée ?

— Oui, Saint-Luc est situé à 2.800

— Sans incidents ?

— Aucun. Il y eut bien la baignade du petit Forest et de Rachel Devirys, mais toutes les précautions avaient été prises pour qu'elle n'eut pas de suites fâcheuses : huilage du corps, vêtements de rechange chauffés, lits bassinés, frictions à l'alcool, boissons brûlantes, etc., rien ne fut épargné dans le but de produire une réaction salutaire et pour éviter la dangereuse congestion.

— En un mot, cher Monsieur Feyder, tout ceci est vraiment d'un heureux présage, puisque, comme les peuples heureux, votre film n'a pas d'histoire... »

GASTON PHELIP.

La première vision

Si ce n'était un fait avéré que, comme tout artiste d'une réelle valeur, M. Jacques Feyder est un modeste, un grand modeste, le titre de son nouveau film, *Visages d'Enfants*, que nous avons eu la grande joie d'applaudir, le prouverait abondamment.

Ce ne sont pas en effet des visages d'enfants qu'il nous a montrés : ce sont des âmes. Il les a étudiées avec un soin attentif, il les a disséquées, il nous les a exposées et nous avons été profondément émus.

Il n'est point besoin, ce film nous le prouve une fois de plus, de situations compliquées, de passions violentes, de personnages en dehors de la vie normale pour atteindre notre cœur. Le fait le plus banal se passant dans le milieu le plus simple et le plus sain peut fort bien, s'il est analysé, compris par un homme de cœur et exposé par un artiste, nous émouvoir davantage que le drame le plus sombre qui s'attaque à nos nerfs plus qu'il ne s'adresse à notre cœur.

Le scénario, dont plus avant vous avez lu les détails, est pris dans la vie, dans la vie de tous les jours. Ce n'est pas même un fait-divers, mais simplement une situation que nous cotoyons journellement : un enfant d'une sensibilité un peu maladive a pour sa mère disparue un culte passionné. Il prend en haine la seconde femme de son père et la fille de cette femme qu'il considère comme une intruse. Cette haine farouche le conduit à commettre une mauvaise action. Aussi exalté dans ses remords que dans ses autres sentiments, il se croit indigne de vivre et projette de se tuer. Il est sauvé par sa belle-mère dont le dévouement lui dessillera les yeux...

Cette prise de vues en plongée nous montre : Victor Vina, Pierrette Houyez *et* Rachel Devirys

Il fallait beaucoup de sensibilité et de tact pour traiter pareil sujet. Jacques Feyder ne manqua ni de l'un ni de l'autre. Il sut éviter, et combien nous lui en savons gré, le mélodrame et les scènes de sensiblerie. Son enfant n'est pas un martyr, il ne nous en a que plus émus. La femme n'est pas une marâtre; c'est une paysanne, bonne, juste, simple. Elle ne s'encombre pas de psychologie et ne s'affecte pas outre mesure de l'inimitié de son beau-fils. Tous les caractères des personnages sont profondément humains. Il n'y a aucune recherche des « effets ». C'est simple, et c'est très bien.

Située dans un petit village du haut Valais, l'action de *Visages d'Enfants* nous a permis d'admirer de fort beaux paysages de montagne, et de connaître aussi de curieuses coutumes. Les scènes de l'enterrement et celles du mariage, en dehors de leurs qualités émotives, sont d'un très piquant intérêt.

D'une technique beaucoup plus sobre que celle de *Crainquebille*, *Visages d'Enfants* est néanmoins riche de précieux enseignements. La prise de vues en est remarquable par la qualité de la photographie, la diversité des plans, les vues en plongée et les scènes de nuit dans la neige; les danses sont savamment rythmées et le montage du film, qu'il s'agisse de l'avalanche, de la noyade ou des scènes de pure psychologie, réellement parfait.

Entre tant de scènes que l'on voudrait citer pour leurs grandes qualités, celles de l'enterrement de la première maman, celles aussi où le jeune garçon trouve installée chez lui, dans sa chambre, la fille de sa belle-mère et où il aperçoit piquée au corsage de cette dernière une broche qui appartint à sa maman, sont particulièrement émouvantes. Remarquablement traitées également les disputes entre les enfants qui alternent avec les calmes tableaux de la vie de famille où, père et mère présents, les gosses se tiennent cois.

On sent dans les moindres détails de ce film la main du metteur en scène, celle d'un maître que secondèrent de parfaits collaborateurs en tête desquels, les artistes mis à part, il faut placer L. H. Burel et Paul Parguel, responsables d'une photographie magnifique.

Et pour en revenir à l'éternelle question du film international, ne croyez-vous pas que *Visages d'Enfants*, production essentiellement française surtout quant à l'esprit, ne puisse pas être compris, admiré, aimé dans tous les pays, sous toutes les latitudes ? Faire du film « international » c'est, je crois, à la fois beaucoup plus simple et beaucoup plus difficile que certains le prétendent, car n'est-ce pas, tout bonnement, faire du bon film ?

Si l'on se place à ce point de vue, *Visages d'Enfants*, que nous a présenté M. Jean de Merly au Gaumont-Palace, doit faire le tour du monde.

ANDRE TINCHANT.

L'Interprétation

Une des principales causes du succès qui accueillit le beau film de Jacques Feyder, *Visages d'Enfants*, lors de sa présentation, réside dans l'excellence, je dirai même dans la perfection de son interprétation. Le metteur en scène a su s'entourer d'artistes de valeur qui, demain, vont compter parmi nos meilleurs interprètes tant ils ont su, par la bonne harmonie qui régnait entre eux et leur réalisateur, nous incarner leurs différents personnages et nous rendre les traits parfois fort délicats de leurs caractères respectifs.

Rachel Devirys

Faire évoluer des enfants devant l'appareil n'est rien (combien ont, depuis des années, paru sur nos écrans !), mais leur faire bannir toute tendance de cabotinage, si compréhensible à leur âge, les écarter de l'exagération et de l'invraisemblance pour les maintenir dans le naturel, est une tâche qui ne réussit qu'à de trop rares cinéastes, surtout quand le sujet, évitant soigneusement le mélodrame, repose entièrement, quant au fond, sur l'intelligence

et la sensibilité de ses jeunes protagonistes.

Jacques Feyder déjà, dans *Crainquebille*, avait composé un type fort remarqué de gamin de Paris. Il nous a présenté, cette fois, trois caractères d'enfants de paysans finement burinés, caractères sur lesquels repose tout le pivot du drame et qui sont rendus avec une sobriété, une vérité extraordinaires.

A Jean Forest échoit le rôle de Jean Amsler. Cette interprétation, antérieure d'un an à celle des *Deux Gosses*, nous révèle les belles dispositions de ce jeune artiste.

J'ai pris grand intérêt à étudier le jeu de Jean Forest, qui sait si bien extérioriser l'âme tourmentée de son personnage enfantin. Voyez-le, tout d'abord, au début, ce petit Jean, qui commence à sentir le poids douloureux de la vie pendant que sa petite sœur, insouciante du drame qui se déroule au foyer, poursuit joyeusement ses ébats et éclaire de son sourire la pauvre maison endeuillée : le malheureux gosse est étonné, terrorisé par l'appareil macabre de la cérémonie, par la pensée hallucinante qu'il ne reverra plus sa maman qu'il aimait tant ! Sa nervosité est à fleur de peau... Que deviendra-t-il sans celle qui n'est plus ?... Le choc est trop cruel, la douleur trop amère... A bout de forces, le pauvre enfant perd connaissance...

Pierrette Houyez

Les mois passent, mais le gosse se souvient toujours... Il conserve sur son visage l'air grave de enfants qui portent en eux des pensées trop lourdes. Mais, un beau jour, son père a envisagé une nouvelle union... Voilà l'âme du pauvret désemparée... Coûte que coûte il conservera le culte de la défunte...

Viennent alors les belles scènes où Jean prend en haine celles qui ont remplacé la disparue... « Oh ! l'amour d'une mère... amour que nul n'oublie !... » L'enfant ne comprend pas que l'on trahisse ce sentiment... Il tolérera à contre-cœur sa belle-mère, mais gardera tout son ressentiment, toute sa haine même, pour la fille de cette dernière, innocente et irresponsable de tous ces événements mais qui deviendra le souffre-douleur de Jean...

Comme tout cela est bien rendu et bien compris par Jean Forest ! Récemment, pendant une prise de vues des *Deux Gosses*, Louis Mercanton me disait en parlant de lui : « Cet enfant est admirable, vous ne sauriez croire avec quelle compréhension, avec quelle exactitude il exécute ce que je lui demande !... » Je ne m'étonne point qu'avec Jacques Feyder, comme avec le réalisateur de *Miarka*, le jeune interprète ait mené à bien un des rôles les plus difficiles qui soient.

Mais, si Jean Forest était déjà connu du public, nous ne pouvons en dire autant d'une petite — mais grande — artiste dont l'interprétation a été accueillie par d'unanimes applaudissements. Je veux parler d'Arlette Peyran, qui, après avoir jadis fait une brève apparition dans *L'Atre*, de Boudrioz, vient, avec *Visages d'Enfants*, de se tailler un succès que lui envieraient nombre de grandes vedettes. Elle rend le personnage d'Arlette avec un naturel absolument remarquable... Elle est bien, tour à tour, la fillette douce et persécutée qui sait oublier, chaque fois, le mal qui lui est fait. Je citerai en particulier la scène dans la petite chapelle, pendant l'avalanche, où Arlette Peyran a su nous émouvoir jusqu'aux larmes.

Je n'aurais garde d'oublier la benjamine, Pierrette Houyez, dont le sourire fait avec les larmes et la tristesse de ses deux jeunes partenaires, un réjouissant contraste. Elle aura sa bonne part dans le succès du film. Avec sa charmante nature, elle a campé la petite fille insouciante et gaie, inconsciemment ballottée dans le rythme du drame domestique qui se déroule autour d'elle.

Une création qui m'a surpris — et ce fort heureusement — c'est bien celle de Rachel Devirys, qui nous habitua à l'applaudir sous les atours de la grande coquette et qui campe à merveille les personnages de « vamp ». Dans *Visages d'Enfants*, elle est une campagnarde aux cheveux tirés, vêtue le plus simplement du monde ; elle incarne avec un étonnant réalisme une honnête et laborieuse maman... Combien d'autres se fussent embarrassées d'un tel changement d'emploi... Rachel Devirys, elle, demeure aussi naturelle que si elle n'avait jamais été que fermière toute sa vie. Elle montre une souplesse de talent des plus louables et a conquis ainsi, dans un personnage ingrat et difficile, un des plus beaux fleurons de sa couronne artistique qui compte pourtant maints succès à son actif.

J'avais déjà remarqué Victor Vina dans *La Dame de Monsoreau*. Dans le film de Feyder il tient un rôle tout différent, proche parent de ceux auxquels nous ont habitués les Scandinaves. Il est Pierre Amsler, le « président » de la commune qui, semblable au Germain de George Sand dans *La Mare au diable*, est désolé de voir sa maison mal tenue et songe à se refaire un foyer. Sa silhouette est d'un accent très juste et nous devons le complimenter, lui aussi, de sa grande sobriété et de l'autorité qu'il affirme dans toutes les scènes du film.

Arlette Peyran

Henri Duval n'est pas un inconnu pour les cinéphiles. Que de films n'a-t-il pas créés ! Aussi le revoyons-nous avec un très vif plaisir dans *Visages d'Enfants* où il a dessiné avec talent une exacte silhouette d'ecclésiastique, tandis que Madame Jeanne Marie-Laurent, toujours si appréciée, s'acquitte consciencieusement d'un personnage un peu effacé de servante.

Rarement interprétation fut plus sincère que celle de *Visages d'Enfants*. Le succès en reviendra aussi pour la plus large

part à l'art très sûr, au tact, au bon goût et à la science de Jacques Feyder. Qu'il en soit grandement félicité... Il ne s'est pas contenté de nous dévoiler trois *Visages* d'enfants... il nous a dévoilé dans leurs plus petits détails les caractères intimes de ses jeunes héros et a fait œuvre à la fois de profond psychologue et de grand metteur en scène.

ALBERT BONNEAU.

Trois Visages d'Enfants

C'EST toujours avec sympathie que le public suit à l'écran les manifestations des talents d'enfants, avec tendresse qu'il les contemple — ne rappellent-ils pas à beaucoup des visages chéris ? — avec joie qu'il assiste à tout ce qui leur arrive d'heureux, et avec une tristesse véritable qu'il prend part à leurs malheurs.

Ce goût du public, et spécialement du public français, n'a t-il pas trouvé matière à se manifester de la façon la plus complète, à la présentation de *Visages d'Enfants ?*

Trois artistes d'âges différents s'échelonnant entre 6 et 14 ans, ont profondément captivé les spectateurs et fait vibrer chez eux une corde particulièrement sensible. Comment ces jeunes « espoirs », pour parler le langage du théâtre, ont-ils été amenés à faire du cinéma ? Nous l'avons demandé à M. Jacques Feyder.

« — Pour le petit Forest, c'est bien simple : je cherchais un gosse pour *Crainquebille*. J'ai pensé que je ne pouvais nulle part trouver mieux que parmi les petits Poulbot qui essaiment sur la Butte.

« Un beau matin, ou plutôt, si je m'en souviens bien, un bel après-midi, je grimpai place du Tertre, et, pendant quelque temps, j'assistai aux ébats d'une turbulente troupe d'enfants, à leurs jeux, à leurs cris, à leurs disputes.

« Il m'apparut que le jeune Forest avait une nature intéressante, et capable de rendre quelque chose à l'écran. Je le pris par le bras, et je lui dis à brûle-pourpoint :

— Veux-tu faire du cinéma ?

— Oui, Monsieur, si papa et maman le veulent bien.

— Eh bien, conduis-moi chez ta mère.

« Le gosse m'emmena dans un rez-de-chaussée tout proche, le logis de sa famille, une famille d'ouvriers laborieux, aisés, fort sérieux et très sympathiques. Après m'avoir écouté, la mère acquiesça, sous réserve de l'approbation du papa, et, ma foi, celle-ci ne se fit pas attendre. Telle est l'histoire d'une vocation cinématographique.

«Après *Crainquebille*, où il avait été parfait, il a joué dans *Visages d'Enfants* avec le succès que vous connaissez, et, depuis, dans *Les Deux Gosses* avec un succès non moindre. Je pense qu'il continuera à être un excellent acteur et un gentil petit garçon, très bon fils et très bon écolier.

— Et Arlette Peyran ?

— Arlette ? c'est une petite jeune fille, presque une enfant, dont la mère tient une pension de famille à Nice. J'ai demandé à droite, à gauche, et à des amis que je possède un peu partout s'ils connaissaient une adolescente correspondant au type que je rêvais. On m'en indiqua plusieurs, et parmi celles-ci, je choisis la petite Arlette qui, ainsi que vous l'avez vu, s'est tirée à merveille de son premier rôle cinématographique.

« Même méthode pour Pierrette : c'est la fillette d'un ménage modeste qui m'a été indiquée par des amis et qui s'est, ma foi, également, quoique toute jeune, parfaitement identifiée à son personnage.

« Au surplus, vous devez bien comprendre que, si doués que soient des acteurs de cet âge, le travail du metteur en scène, avec eux, doit soutenir perpétuellement leur effort personnel.

« Une femme, un homme, ont généralement du métier ou, tout au moins, à défaut de métier, une expérience de la vie et une habitude visuelle de l'écran qui facilitent énormément le travail.

« Il n'en est pas de même de ces jeunes cerveaux, et on ne peut obtenir d'eux un rendement appréciable qu'avec, non seulement une préparation minutieuse, des soins continuels, et aussi de la tendresse, pour ne pas effaroucher leur âme juvénile. »

GASTON PHELIP.

LAUSANNE

— Au Bourg : *Le film du Rhône* a suscité un intérêt tout particulier auprès du public. Ce documentaire suisse est à tous points de vue excellent. Il fait entrevoir la possibilité d'une navigation du Rhône à la Méditerranée. Projet peut-être bientôt réalisé.

— Au Biograph : *Mandrin*, avec Joubé, est fort bien accueilli !

— Léon Mathot, le fameux et populaire acteur de *Travail, Monte-Cristo, Cœur fidèle*, etc., est venu présenter lui-même son dernier film : *Le Réveil de Maddalone*.

C. F.

POINTES SÈCHES

Du Conférencier au film sans sous-titre

C'ÉTAIT au temps préhistorique du cinéma.

En ce temps-là, avec quelques milliers de francs on tournait un film en 15 jours !... et les 60 ou 80 copies — parfois même plus — de n'importe quel film étaient rapidement enlevées par les forains. La location n'existait pas, ou à peine, et l'Amérique était un bon, un très bon client !... Je vous le dis, c'était au temps préhistorique du cinéma.

En ce temps-là, pas de salle de cinéma qui n'eût son conférencier.

Cet emploi exigeait, avec un certain talent d'improvisation, une voix chaude et colorée.

Les principaux conférenciers étaient tous du Midi — certains ont fait fortune comme directeurs de cinéma — et la réputation des établissements était due, souvent, bien plus à leur bagout qu'à la valeur des films.

Le conférencier se tenait près de l'écran et suppléait aux titres laconiques et aux sous-titres inexistants à cette époque par des explications qui avaient le mérite d'être variées tous les soirs ; car, profond psychologue, le conférencier ne parlait pas au public bourgeois du lundi comme il parlait au public ouvrier du vendredi.

Une grande gaule à la main, se promenant devant l'écran comme un professeur devant le tableau noir, il fallait voir et entendre le conférencier qui, avant d'expliquer et de commenter un film, commençait par interpeller familièrement le public, son public !...

« *Mesdames et Messieurs, comme il fait* « *froid ce soir, je vous invite à garder* « *vos chapeaux* — ce qui lui permettait « de rester couvert, lui aussi. *Ce soir, vous* « *allez voir* Andréa la Charmeuse, *de M.* « *Emile Richebourg, que l'Académie* « *Française appellera bientôt en son sein.* « *Cette œuvre que vous avez tous lue dans* « Le Petit Journal *et qui vous a fait ver-* « *ser des larmes d'attendrissement, va, ce* « *soir, vous émotionner encore plus pro-* « *fondément. En avant la musique !* »

Et le piano jouait en duo, avec une plaintive clarinette, une valse lente de Crémieux.

Après quelques mesures, comme s'il eut commandé un escadron, le conférencier criait : « Projection !... » Quelque fois la projection n'obéissait pas et nulle image n'apparaissait sur l'écran.

« *Eh bien petit !... Ça n'va donc pas* « *dans la cabine ?... T'as donc pas réglé* « *tes charbons ?... Faut l'excuser, Mesda-* « *mes et Messieurs, mais il est émotionné* « *en pensant au chef-d'œuvre qu'il va* « *avoir l'honneur de vous projeter.* »

Enfin le rayon lumineux traversait la salle obscure, et, en un paysage de la prochaine banlieue apparaissait Andréa la Charmeuse, blonde et forte fille, premier rôle des théâtres de quartier.

« *Est-elle belle !... dites, est-elle belle !... regardez ces yeux, cette bouche, ces mains, ces petits pieds !...* » et, sur l'écran, la baguette se promenait tout le long de la silhouette de l'artiste qui personnifiait plantureusement Andréa la Charmeuse.

Accompagné par l'infatigable conférencier qui n'arrêtait pas de parler et dont la voix métallique dominait de ses éclats le piano, la clarinette et le ronronnement de l'appareil de projection, le mélo se déroulait.

Quand la première partie était terminée, pendant que l'on changeait la bobine, le brave homme tirait des déductions morales et philosophiques du drame.

Quelquefois il lisait une pièce de vers, se rapportant de plus ou moins loin au sujet, et ça continuait.

Il fallait l'entendre apostropher avec véhémence le troisième rôle ou l'amant infidèle ! L'un était *une sinistre canaille dont la tête était promise aux échafauds* ; et l'autre, *un gandin sans honneur, dont l'âme de pierre faisait pleurer la chaste ouvrière qui s'était naïvement laissée enjoler par ses belles et trompeuses paroles.*

Et le public, qui aimait ce style à la Ponson du Terrail, trépignait et applaudissait, surtout lorsque le conférencier ajoutait paternellement : « *Que cette leçon serve d'exemple aux jeunesses qu'il y a dans la salle.* »

Ces boniments à la bonne franquette étaient interrompus parfois par les apartés du public. Et ces dialogues improvisés entre le spectateur et le conférencier, qui comprenait la plaisanterie, ne manquaient pas de piquant.

Un soir que le conférencier soulignait la scène la plus dramatique d'un film contre l'alcoolisme, *Le Poison de l'Humanité*, et qu'il disait : « *Regardez-le, ce misérable!... il ne tient plus sur ses jambes. Il a dépensé toute sa paie au cabaret, il fait pleurer sa femme et n'a pas pitié de ses pauvres petits enfants qui meurent de faim. A-t-il l'air assez abject !... assez abruti !...* » Une voix rieuse s'éleva du fond de la salle : « *N'va pas trop fort, j'suis là!...* »

« — *Ah !... tu es là !... fallait le dire plus tôt* » et sans se déconcerter, le conférencier présenta au public *le grand artiste qui avait si bien joué ce rôle qu'en le voyant sur l'écran il sentait ses cheveux se dresser sur sa tête.*

Ce fut le fou rire, car le conférencier était chauve.

N'importe ! La salle fit une ovation à l'artiste et au conférencier ; car, en ce temps-là, le public applaudissait et manifestait bruyamment sa satisfaction. Quand je vous le disais : c'était au temps préhistorique du cinéma, c'était vers 1907, à l'époque où, à New-York, on ne voyait que des films français !...

Aujourd'hui, certains, justement écœurés de l'abus et de la platitude des titres et sous-titres prétentieux, veulent le film sans titre.

Ça, c'est le ciné..a de demain ou d'après-demain. Donc nous en parlerons plus tard, beaucoup plus tard.

V. GUILLAUME-DANVERS.

VEVEY

— A l'Oriental : La première partie des *Nibelungen* a obtenu un grand succès. D'une mise en scène grandiose, ce film a beaucoup plu et il en a imposé aux détracteurs du cinéma, malheureusement nombreux ici !

— Au Lux : *La Dame Masquée*. Bonne mise en scène, excellente troupe, un scénario intéressant, il y a là tout ce qu'il faut pour faire un bon film et c'en est un !

— Au Select : *Hold Your Breath*, une parodie ou une imitation de *Monte là-dessus*, interprété par « Elle » (Dorothy Devore) et Walther Hiers. C'est un bon film ayant de nombreux gags et où l'acrobatie est remplacée par le... truquage !

CAMILLE FERLA *Fils.*

SCÉNARIOS

LES FILS DU SOLEIL

8e et dernier Chapitre

Les deux tristes sires avaient amené leurs prisonnières dans une kasbah perchée sur les hauteurs de l'Atlas.

Le vaincu de la journée, Abd el Kassem, fuyant, s'étant réfugié dans cette même direction, vient frapper à la porte de cette kasbah, mais est durement repoussé par les deux compères. Cet accueil blesse son âme fière et lorsque, sur sa route, il rencontre le marquis de Saint-Bertrand, Hubert et Youssouf, il leur indique la retraite des jeunes filles.

Déguisés en muletiers, les trois hommes réussissent à pénétrer dans le repaire, et là, après un combat terrible, au cours duquel de Horn est tué et son complice grièvement blessé, ils réussissent enfin à délivrer Aurore et Daïlah Pour compléter cette belle journée de victoire, Ali ben Saïd avoue, avant de mourir, que c'est lui qui, sur les instigations du baron de Horn, a commis le vol de Saint-Cyr.

AMIENS

— On nous a présenté à l'Excelsior avec succès : *La Chevauchée blanche*, le beau film de Donatien. Les cinéphiles ont reconnu les qualités dramatiques et la donnée puissante du scénario, qui développe une vieille légende polonaise.

La Chevauchée proprement dite qui termine le film est une page cinégraphique très pathétique.

— *L'Ornière*, film d'une émotion intense, a remporté également un énorme et unanime succès. Parmi la remarquable interprétation, le jeu de Signoret, comme toujours, a été particulièrement remarqué. Avec ce beau film français le programme était complété par *La Dame de chez Maxim's*, d'une gaîté constante et irrésistible.

— L'habile directeur qu'est M. Béchet, va nous permettre d'applaudir, à partir du 6 février, *Paris*, titre formidable qui sonne comme un symbole.

Amiens sera une des premières villes de France qui verront cette belle œuvre française en même temps qu'à Paris.

— A l'Omnia : *Le Petit Prince*, avec Jackie Coogan.

— Au Trianon, deux beaux films ont retenu l'attention : *Celles qui souffrent* et *Zaza*.

Quand M. Sylvestre se décidera-t-il à supprimer les intermèdes, qui ne sont guère intéressants ?

A signaler au Ciné-Palace : *Le Vert-Galant*, ciné-roman qui nous arrive un peu en retard; mais mieux vaut tard que jamais !

RAYMOND LEONARD

MONTREUX

— Le film *Les Origines de la Confédération* rencontre ici un accueil aussi favorable qu'à Lausanne !

— *L'Appel de la montagne* est aussi un film suisse vu il y a déjà une année, mais que l'on se plait tout de même à revoir.

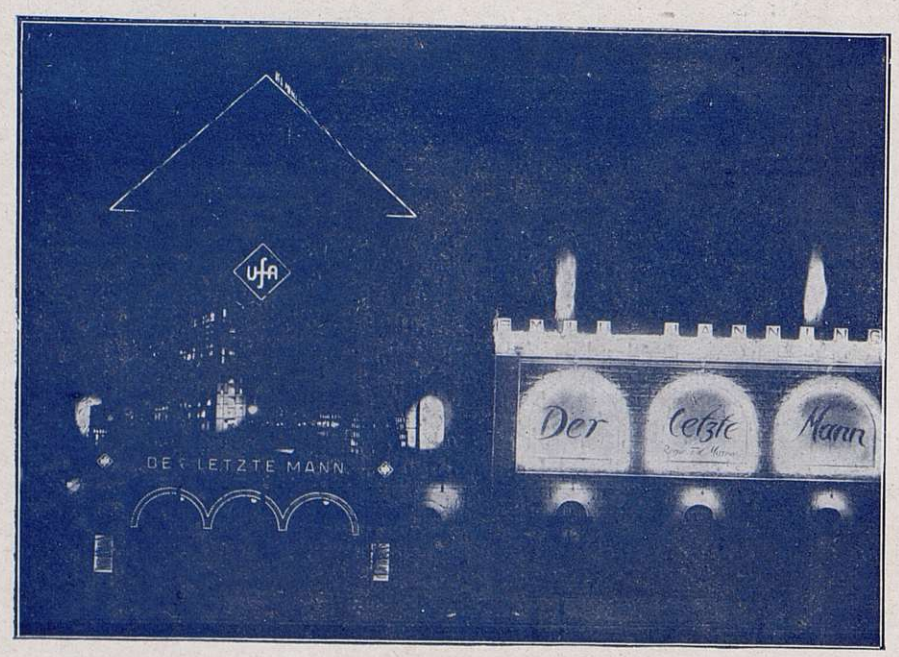
C. F.

Outre les grands artistes CONRAD VEIDT *et* ANDRÉ NOX, *Le Comte Kostia nous permettra d'applaudir* PIERRE DALTOUR, *si apprécié dans ses précédents films*

Sa création dans le film de JACQUES ROBERT *est appelée à faire grande impression, car il se livra au cours de la prise de vues à des acrobaties très périlleuses qui, plusieurs fois, mirent sa vie en danger*

Photo G.-L. Manuel Frères, Paris

Le 28 janvier, à la mairie du 16e arrondissement,
Miss Gloria Swanson a épousé le Marquis de la Falaise.
Cette photographie a été prise après la cérémonie. A côté de la nouvelle marquise et de son mari on peut reconnaître notre confrère André Daven. Derrière eux, Madame et Monsieur Léonce Perret.



*Cette très curieuse photographie prise la nuit, à Berlin, montre l'ingénieuse publicité faite par la Ufa pour le lancement du dernier film d'*Emil Jannings, Der letzte Mann *(le dernier homme), dont on dit le plus grand bien*

A Chamonix où il est allé se reposer quelques jours, Aimé Simon-Girard *que l'on voit de dos, fut reçu par le grand couturier* Paul Poiret *qui lui fit un très amusant discours. Rien ne manquait à cette réception ! Pas même l'ordonnateur au chapeau garni de plumes, ni la fanfare et ses marches entraînantes*

*La dernière photographie d'*Antonio Moreno *prise avant son départ pour la France où, sous la direction de* Rex Ingram, *il tourne* Mare Nostrum
De gauche à droite : W. Adolphe Roberts, *rédacteur du « Motion Picture » et correspondant de « Cinémagazine » à New-York,* Edna Hibbert, Antonio Moreno *et* Roberta Arnold

La page de la Mode

d'après LE FILM des

Elegances Parisiennes

Studio Rahma, Paris.

« Mimoso », turban satin noir et broché or.

LE 30ème ANNIVERSAIRE

JE ne pensais pas le moins du monde à écrire un article, ni sur ce sujet, ni sur aucun autre, quand le hasard me mit sur le chemin de mon vieil ami Pascal (vieil ami, cela veut dire deux choses : ou qu'on n'est plus jeune, ou qu'on se connaît depuis longtemps — en l'occurrence vieux prend les deux sens). L'excellent Directeur de *Cinémagazine*, que j'apprécie beaucoup (lui ou le journal ? — non, tous les deux), me prit à la gorge (au figuré s'entend) et me réclama l'article que je lui avais promis depuis longtemps. Oui, lui répondis-je, je veux bien tenir ma parole, mais vous m'indiquerez de quoi je dois parler.

Après une seconde de réflexion, Pascal réplique : « du 30e anniversaire du cinéma ». Je sursaute et lui dis : « Mais vous ne savez donc pas ce que je pense des inventeurs du cinéma ? si vous publiez l'article que je puis écrire, vous allez vous faire eng... de la belle façon ! Non ! tout, mais pas ça ! » Pascal réfléchit deux secondes et ne voulut pas avoir l'air de « canner » (permettez-moi ce mot peu académique) et il me dit : « Faites votre article comme il vous plaira, vous êtes libre ».

Bravo, Pascal ! c'est un beau geste. Puisque je suis libre, je vais donc dire ce que je pense, sans crainte d'une censure patronale, dans cette charmante revue désintéressée et indépendante.

Eh bien, voilà ! Justement mon « vieil ami » (voir ci-dessus) J. L. Croze publiait l'autre vendredi, dans *Comœdia*, un article orné du portrait de Louis Lumière, et, à côté de sa signature, Croze arborait son titre de Président de l'A. P. de la Presse cinématographique, ce qui indiquait qu'il venait de parler en cette qualité. Président d'honneur et doublement doyen de cette A. P., j'attachai d'autant plus de prix à cet article que je vais résumer en quelques lignes.

« Le 13 février prochain, il y aura 30 ans que les frères Lumière ont pris le brevet de leur appareil à projections cinématographiques, mettant au point la projection pour tous que leurs prédécesseurs n'avaient pas encore réalisée. Sans Louis Lumière, rien de pratique n'eût été trouvé. Il est l'inventeur du cinématographe. Je demande qu'un film soit consacré à l'illustre Français et projeté sur tous les écrans. L'A. P. de la Presse cinématographique a décidé de commémorer ce 30e anniversaire du cinématographe en la personne de son inventeur immortel. » Et, en post-scriptum, J.-L. Croze émet une excellente idée, celle d'une « promotion Lumière » pour récompenser les artisans et les artistes du cinématographe.

Que de points sur lesquels nous sommes d'accord, Croze et moi ! Oui, célébrons le 30e anniversaire... si cette célébration doit entraîner une promotion pour les hommes du cinéma... (autrement il n'y aurait pas de raison pour ne pas célébrer l'anniversaire tous les ans, le 13 février pour ceux qui ne craignent pas de se réunir un 13... ou tous les cinq ans, ou tous les dix ans... qu'on s'entende sur la périodicité des anniversaires. Faisons de ce 30e anniversaire — même en le reculant un peu — une grande fête cinématographique et demandons au gouvernement le vote d'une promotion spéciale, avant que le Parlement les supprime. Dans ce cas, comme les contingents de chaque ministère seront augmentés, il faudra demander à chaque ministre de décorer ceux qu'il peut se rattacher : à l'Instruction publique, les auteurs, les metteurs en scène, les artistes ; au Commerce, les éditeurs, les directeurs de cinéma, les loueurs ; au Travail, ceux qui auront mérité une récompense pour les œuvres créées au profit du personnel (il n'y en aura pas beaucoup à récompenser) ; à l'Intérieur, les journalistes du film d'actualité ; aux Affaires étrangères, les propagandistes ; à l'Agriculture, les auteurs de films rentrant dans cette spécialité, et ainsi de suite.

Que ce soit par une promotion spéciale, si elle est possible — ou par des croix prélevées sur les contingents ministériels — il faut que justice soit rendue aux plus éminentes personnalités de l'édition et de l'exploitation. Le mot « édition » comprend toutes les personnes qui concourent à l'élaboration et à l'exécution du film. Je voudrais qu'Henry-Roussell, Léon Poirier, Abel Gance, Feuillade fussent décorés... mais aussi Méliès et Zecca ; je voudrais que Coissac le fût comme journaliste, mais aussi Verhylle ; je voudrais que Krauss le fût, et aussi Michel Carré ; que Brézillon le fût, et aussi Boutillon... Songez que,

durant ces 30 années, les cinématographistes ont été laissés complètement à l'écart, il y a véritablement des retards à rattraper. J'allais oublier le Directeur d'école Collette, qui a tant fait pour le cinéma à l'école... mais j'en oublie tant d'autres ! Il faudrait cinquante croix pour suffire à récompenser les meilleurs de la corporation !

Donc j'applaudis des deux mains !... Mais alors, direz-vous, pourquoi votre préambule ? Vous aviez l'air de vouloir tout chambarder et vous êtes d'accord. Patience, la question se pose maintenant. De quoi allons-nous célébrer le trentenaire ? Croze me le dit : *du cinématographe*. Eh bien non ! Et je m'explique — comme je l'ai déjà fait, précisément dans *Comœdia*.

On a disserté longuement, au début de 1924, à l'occasion du projet de plaque commémorative à apposer sur l'immeuble du Grand Café où eurent lieu les premières séances de cinéma, en 1895. On discuta, dans une réunion de spécialistes, les termes dans lesquels l'inscription devait être rédigée et on se mit d'accord sur la rédaction que voici :

ICI
le 28 décembre 1895
eurent lieu
les premières projections publiques
de photographies animées
à l'aide du *cinématographe*
appareil inventé par les frères Lumière.

Si vous voulez lire soigneusement cette inscription, vous vous apercevrez que l'on attribue à Lumière la priorité de l'appareil à projection qu'ils ont appelé « cinématographe ». Leur brevet ne revendiquait pas autre chose. Et toute ma contestation ne repose que sur une question de mots, sur une confusion qu'il faut que l'on comprenne afin qu'on la fasse cesser. On prend la partie (l'appareil) pour le tout (la cinématographie). Lumière a inventé (avec le concours de Carpentier, le mécanicien, qui y est bien pour quelque chose, lui aussi) l'appareil à projection — qu'il a dénommé à tort « cinématographe » puisque cette appellation existait déjà — mais il n'a pas inventé ce qu'on appelle le cinématographe, parce que ce mot indique un ensemble : le film, la salle, l'appareil, et les principes sur lesquels repose la cinématographie.

Oui, Marey l'a reconnu : Lumière a inventé le premier appareil permettant de projeter les images chronophotographiées ; mais il ne s'agissait plus, à ce moment-là, que d'une question de mise au point industrielle. Le plus difficile avait été fait. On avait pris des images équidistantes, on avait trouvé le film, bande souple, longue, perforée transparente... il ne restait plus qu'à projeter ces images, tout le monde y travaillait, Lumière arriva bon premier — il ne revendique pas autre chose.

Pourquoi a-t-on l'air de lui faire revendiquer et de lui attribuer l'ensemble des découvertes qui ont précédé la sienne, en lui faisant découvrir *le cinématographe*, mot à interprétation multiple ? Dix inventeurs se sont succédé pour trouver la chronophotographie, la prise de vue, le film, la perforation, etc., est-ce qu'ils n'ont pas leur part dans l'invention du « cinématographe » ? L'appareil n'existe que grâce aux découvertes précédentes, dont il a été le couronnement.

Celui qui a fabriqué des pellicules souples pour remplacer les plaques de verre, celui qui a perforé la pellicule de trous équidistants, celui qui a trouvé le cylindre dentelé... etc... ne doivent ils pas être nommés, puisque c'est l'ensemble de ces découvertes partielles qui a permis aux Lumière de construire leur appareil ?

Allons ! disons « trentenaire de l'appareil Lumière » ! Ce sera la vérité et la justice, telles que les proclame la plaque dont j'ai donné la teneur. Sommes-nous d'accord ?

E. BENOIT-LEVY.

PAU

— Il y a quelques semaines, le Casino Palace avait annoncé *Salomé*, avec Alla Nazimova ; mais, au dernier moment, *Salomé* ne parut pas et fut remplacé par un film de Hayakawa. De très nombreuses personnes ont cru et ont annoncé avec commentaires que *Salomé* avait été interdit comme « film immoral » ; les cinéphobes aussitôt de crier victoire. Mais renseignements pris, on sut que « Salomé » avait fait fausse route et voyageait dans les brumes du Nord, au lieu de venir jouir de notre beau soleil. Mais d'ici quelques semaines elle reviendra et nous pourrons applaudir ce film de grande classe.

Cette rectification était nécessaire, car elle coupe court aux commentaires malveillants auxquels donna lieu cette petite affaire, commentaires qui pouvaient porter tort à la Direction du Casino Palace, qui ne nous a pourtant jamais donné que des spectacles de premier ordre.

— On annonce dans nos différentes salles : *La Brière, J'ai tué, La Terre Promise, Le Vert-Galant, L'Araignée et la Rose.*

J. G.

COMMENT J'AI CONNU SURCOUF

par ARTHUR BERNÈDE

En Bretagne, chez mes grands-parents, dans un salon, dont je vois encore les hautes et larges fenêtres s'ouvrant sur la Vilaine, se dressait, un peu à l'écart des autres meubles, une vaste bergère Louis XV, à laquelle il nous était interdit, à mes sœurs et à moi, de toucher. On l'appelait, sur un ton plein de déférence, le « *fauteuil de Surcouf* ». Cette bergère avait, en effet, servi de siège au grand corsaire malouin, venu, en 1824, à Redon, au sujet de je ne sais quel procès, rendre visite à mon grand-père, qui était alors procureur du roi dans cette ville. Or, un jour, en jouant à cache-cache avec des petits amis, je bousculai l'auguste meuble, qui se renversa... et se brisa un pied dans sa chute. Je fus sévèrement admonesté et même privé de dessert pendant huit jours, ce qui, déjà, était pour moi une punition fort désagréable. Aussi j'en conçus, à l'adresse de Surcouf, une tenace rancune qui ne s'effaça que le jour où mon aïeul, désireux sans doute de dissiper le malentendu qui s'était élevé entre son héros et son petit-fils, me révéla la magnifique histoire du grand Malouin qu'il connaissait et racontait, d'ailleurs, à merveille. Je la répétai à mes camarades. Elle nous enthousiasma à un tel point que, délaissant les barres, le ballon, les billes, nous ne songeâmes plus qu'à jouer au corsaire. Nous eûmes vite fait de transformer en corvette une vaste caisse d'emballage ; et nous nous préparâmes avec ardeur à nous lancer à l'abordage des problématiques vaisseaux anglais qui auraient l'imprudence de s'aventurer dans nos parages. Mais l'ennemi ne parut jamais pour la raison bien simple qu'aucun d'entre nous ne voulut « faire l'Anglais »... Et nous reprîmes promptement nos jeux ordinaires.

Malgré tout, le nom de Surcouf était resté profondément gravé dans ma mémoire, non plus à cause du régime de rigueur qu'il m'avait valu, mais uniquement parce que mon imagination d'enfant, puis d'adolescent, ne cessait de me représenter le Malouin comme un chevalier de légende, un paladin de la mer, nimbé d'une immortelle auréole de vaillance et de gloire.

Plus tard, quand j'étudiai sa vie, en lisant tour à tour le beau livre qu'un de ses

Le brillant romancier de Surcouf, M. ARTHUR BERNÈDE, *dont l'œuvre filmée par la Société des Cinémorans paraîtra en feuilleton dans « Le Petit Parisien »*

arrière-petit-fils, M. Robert Surcouf (de Rennes), a consacré à sa mémoire, l'intéressante relation de Cunat, les *Mémoires* de Joseph Garneray, *les Derniers Corsaires* de Robidou. *l'Histoire de la Marine française* de Chevalier et la si intéressante correspondance du général Decaen, conservée à nos archives nationales, je fus surpris de constater à quel point les romanciers et auteurs dramatiques qui avaient eu l'intéressante intention de populariser ce grand homme en avaient parfois travesti les exploits et, surtout, dénaturé le caractère.

Certes, ainsi que l'a dit Alexandre Dumas père, auquel certains critiques reprochaient ses inexactitudes historiques, « il est toujours permis de violer l histoire à condition de lui faire un enfant »... Et il est bien difficile, sinon impossible, à un auteur qui, avant tout, désire « amuser » ses lecteurs, de ne pas broder quelques fictions sur le canevas de la réalité. Mais de là à transformer celui que l'on a nommé si justement le *Napoléon des Océans* en une sorte de flibustier sans scrupules, en un matelot de bas-port, ou encore en un falot personnage d'opérette, il y a plus qu'une nuance de mauvais goût, mais une grave erreur de conscience ; et je sais pertinemment que les descendants de Surcouf en furent légitimement contristés. Voilà pourquoi, en composant le scénario du film que vient de réaliser l'excellent metteur en scène Luitz-Morat, et en écrivant le roman que doit publier le *Petit Parisien*, j'ai eu l'ambition, peut-être téméraire, de restituer à Surcouf sa véritable figure, c'est-à-dire celle que mon grand-père m'avait si joliment tracée et que j'ai intégralement retrouvée, tant dans les documents que je viens de citer que dans les précieux renseignements qu'a bien voulu me transmettre M. le baron Joseph Surcouf, avocat à la Cour.

Surcouf, en effet, fut toujours, avant tout, un vrai gentilhomme. On dirait qu'il synthétise à lui seul les *Trois*, ou, plutôt, les *Quatre Mousquetaires*. Ne joint-il pas à la noblesse d'un Athos la bravoure d'un d'Artagnan, à la finesse d'un Aramis la force d'un Porthos ?...

Il est une des gloires les plus pures de la Bretagne... en même temps que l'une des illustrations les plus complètes de la marine française. On ne peut que l'aimer, que l'admirer... Et combien je comprends le fétichisme touchant dont les miens entouraient la vieille bergère, qui est, aujourd'hui, en ma possession et qui garde encore la trace de la blessure involontaire que je lui fis jadis...

Ce fétichisme, je le partage... Et je crois que si un valet de chambre maladroit causait une nouvelle fracture au fauteuil de Surcouf, je ne le priverais peut être pas de dessert, mais je lui donnerais certainement ses huit jours !...

ARTHUR BERNEDE.

Libres Propos

Trop Courts !

Un film que je ne connais pas, que je ne puis donc apprécier, et dû à M. Julien Duvivier, n'a jamais pu être édité pour l'unique raison, dit son auteur ou plutôt a-t-on dit à son auteur, qu'il est trop court pour un drame. Il ne mesure que 600 mètres, en effet. Un drame de vingt minutes, on ne peut pas l'admettre dans les sphères dirigeantes de la cinématographie ! Il y a quelques idées de ce genre ancrées dans les cerveaux de certains exploitants auxquels doivent obéir des éditeurs, à moins qu'il ne faille exprimer le contraire. Un comique d'un quart d'heure, oui ! mais un drame, une histoire triste, une suite d'aventures malheureuses, une description de souffrance, il faut les doser ! Deux heures de larmes ou d'essais tragiques, à la bonne heure ! Et encore deux heures, non, ce n'est pas assez, dix, douze heures et débitées à la petite semaine ! Voilà ce qu'il faut, paraît-il ! En réalité, les règles générales sont presque toujours absurdes. Donnez de bons films, et ne les mesurez pas, on se lassera de vos systèmes, si déjà on ne rechigne pas. Le plus fort est que les directeurs ne risquent rien en donnant des drames dont la projection dure vingt minutes. Ce laps est trop bref pour risquer d'ennuyer les spectateurs et le film peut les distraire agréablement. On peut, en six cents mètres, montrer de l'énergie, du pittoresque vibrant, vivant. Mais non, des gens préfèrent ordonner d'étirer des sujets simples, leur imposer un développement superfétatoire et quand le travail est fait, ce sont les mêmes qui coupent, taillent, sans se soucier de l'esprit de l'œuvre, s'il y en a.

LUCIEN WAHL.

LA VIE CORPORATIVE

La Collaboration Franco-Américaine

Les réalisateurs américains qui ont amené en France Gloria Swanson pour y tourner *Madame Sans-Gêne*, sous la direction du metteur en scène français Léonce Perret, devaient ensuite diriger chez nous — et par conséquent commanditer — l'exécution de plusieurs autres films. On annonce qu'ils abandonnent ce projet et qu'ils vont décidément retourner en Amérique.

C'est tant pis. Tant pis pour nous d'abord, parce que nous avons tout à gagner dans des accords de collaboration franco-américaine. C'est aussi tant pis pour le public d'outre-Atlantique, passablement las du film purement américain et qui eût été bien aise d'avoir un peu de variété sur ses écrans grâce à l'apport français.

Nous ignorons les raisons qui ont déterminé les cinématographistes américains à ne pas donner suite à leurs intentions premières, mais on peut sans peine les imaginer. Les méthodes de travail en France et en Amérique sont si différentes — comme les mentalités des deux peuples ! Et pourtant, dans le cas de *Madame Sans-Gêne*, les Américains avaient pour collaborateur un metteur en scène français, familiarisé avec les méthodes et l'esprit d'outre-Atlantique. Que serait-ce s'il s'agissait d'un metteur en scène français ignorant tout des habitudes américaines. Comment d'ailleurs se comporter uniquement « à l'américaine » quand on est en France et que tout ce qui vous entoure, tout ce qu'il faut utiliser, est français. Il y a ici une atmosphère, une ambiance qui imposent certaines considérations de mesure, de goût, de vérité. Voudrait-on faire en France du film spécifiquement américain qu'on ne le pourrait pas. Et puis, pouquoi le voudrait-on ? Est-ce que l'intérêt recherché, le but poursuivi, ne sont pas précisément de présenter au public des Etats-Unis des films quelque peu différents de ceux auxquels il est accoutumé, en même temps que l'on pourrait enfin présenter au public français — et même européen — des films qui ne heurtent ni le bon sens ni le goût.

Car il faut bien que les Américains le sachent : ils ont une façon d'accommoder dans leurs studios la littérature européenne et les mœurs continentales qui confine parfois à l'aberration... ou au défi. Pour un metteur en scène de Los Angeles qui prend la peine de se renseigner avant de commencer l'adaptation d'un roman français, ou de tourner un scénario américain dont l'action est située en France, combien d'autres n'hésitent pas à se lancer hardiment dans les plus hasardeuses, voire même les plus abracadabrantes improvisations. Il ne suffit pas, au surplus, comme on le croit trop facilement de l'autre côté de « la mare aux harengs », de copier méticuleusement des costumes ou de reconstituer, jusqu'en ses plus infimes détails, un monument pour donner à un film européen l'accent de la vérité. Il y faut autre chose, que l'on ne peut pas se procurer, avec des dollars, en Californie.

Et donc la question reste entière. Si les Américains ont fait l'expérience de venir tourner chez nous, ce n'est pas — comme l'on dit — pour nos beaux yeux. C'est qu'ils ont compris fort intelligemment la nécessité de varier leur production en lui donnant certains attraits qu'on ne trouve qu'en Europe et spécialement en France. S'ils se laissent rebuter par quelques difficultés inévitables et cessent de rechercher notre collaboration, ils vont à l'encontre de leurs intérêts et seront obligés, bon gré mal gré, de nous revenir un jour ou l'autre. Ne vaudrait-il pas mieux continuer dans la voie où l'on s'était engagé et qui devait être pareillement profitable aux deux parties en cause ?

Mais les Américains ne peuvent pas attendre de nous que nous nous américanisions, pas plus que nous ne leur demanderons de se franciser. C'est un mauvais procédé que de venir chez nous avec des méthodes toutes faites. Mais il y a d'autres formules de collaboration. Il y a en France, comme en Amérique, des hommes capables de les imaginer et de les mettre au point. Nous souhaitons vivement qu'au lieu de rompre les premiers essais de collaboration franco-américaine, on donne la parole — et des moyens d'action — à ces Américains et à ces Français de bonne volonté.

PAUL DE LA BORIE.

LA MÉDAILLE D'OR DU CINÉMA

Le Comité de l'Association des Amis du Cinéma se réunira prochainement pour attribuer sa grande médaille au meilleur film édité en 1924.

Nos lecteurs sont invités à donner leur avis en indiquant leurs préférences.

Aux dix meilleures réponses se rapprochant le plus du choix fait par le Comité des Amis du Cinéma, nous offrirons un bracelet montre UNIC pour homme ou dame au choix.

BULLETIN DE VOTE

A recopier et à adresser à « CINEMAGAZINE » avant le 15 février

1° Le film qui obtiendra la médaille d'or est.....

2° Voici, en dehors du film primé, les vingt productions que je considère comme les meilleures de l'année.....

1.	11. .....
2.	12. .....
3.	13. .....
4.	14. .....
5.	15. .....
6.	16. .....
7.	17. .....
8.	18. .....
9.	19. .....
10.	20. .....

Nom .....

Adresse .....

SIGNATURE :

Liste indicative, mais non limitative, qui aidera nos lecteurs à choisir les vingt-et-une productions qu'ils considèrent les meilleures œuvres de l'année.

FILMS A GRANDE MISE EN SCENE

Le Miracle des Loups. — Le Voleur de Bagdad. — Les Dix Commandements. — La Caravane vers l'Ouest. — Violettes Impériales. — Le Tombeau hindou. — Paris. — Le Lion des Mogols. — La Danseuse espagnole.

DRAMES

Le Train rouge. — Chevaux de bois. — Le Chiffonnier de Paris. — La Dame masquée. — Le Remorqueur Chief. — La Chevauchée blanche. — Son premier Amour. — Le Gardien du Feu. — J'ai tué.

PSYCHOLOGIQUES

Pierre et Jean. — Une Famille. — La Nuit de la Saint-Sylvestre. — Le Châle aux fleurs de sang. — Dorothy Vernon. — Pêcheur d'Islande. — L'Opinion Publique. — Kean.

AVENTURES ET SPORTS

L'Ile des Navires perdus. — Le Corsaire. — La Course infernale. — La Cité foudroyée. — Terreur. — Le Harpon.

COMEDIES

Claudine et le Poussin. — L'Enfant du Cirque. — L'Enfant des Flandres. — Paris qui dort. — On ne badine pas avec l'amour.

MŒURS

Calvaire d'apôtre. — Métamorphoses. — Les Rantzau. — La Rose blanche. — La Galerie des Monstres. — Les Ombres qui passent. — Baruch. — Le Montreur d'ombres. — La Terre promise. — Raskolnikoff. — Tarass Boulba. — Polikouchka. — Les Grands. — Le Marchand de Venise.

DOCUMENTAIRES

La mort de Shackleton. — Le Pays blanc. — Le beau voyage bleu. — L'Afrique Mystérieuse.

HISTORIQUES

Pierre le Grand. — Anne de Boleyn.

SERIALS

Le Vert-Galant. — L'Enfant des Halles. — Mandrin. — Les Deux Gosses. — Les Fils du Soleil. — Nantas.

COMIQUES

Ce cochon de Morin. — Les Lois de l'Hospitalité. — Monte là-dessus. — Charlot et le Masque de fer. — Olympic 13. — L'As du Volant. *Etc., etc.*

Donatien tourne "Le Château de la mort lente"

LORSQUE Donatien annonce qu'il commence un film, il est prudent, si on désire le surprendre au studio, de ne pas tarder à escalader les Buttes-Chaumont jusque chez Gaumont, car pour peu que l'on attende quelques jours, on arrive trop tard.

Pareille aventure m'est arrivée alors qu'il tournait *Nantas*. Un film en quatre époques, pensais-je, j'ai grandement le temps ! Pouvais-je supposer qu'en vingt-six jours tout serait terminé ? Lorsque je me décidai à aller le voir tourner dans des décors dont on m'avait vanté le luxe et la beauté, Donatien procédait au montage, tout était fini.

Fort de cette expérience, je me suis hâté, dès que je sus que la réalisation de *Château de la mort lente* était commencée, d'aller prendre sur place quelques « tuyaux » sur ce film que la pièce du Grand Guignol rendit justement célèbre.

Bien me prit de me précipiter. Installé chez Gaumont depuis huit jours seulement, Donatien travaillait ferme et vite, devant céder la place à Rex Ingram une semaine plus tard.

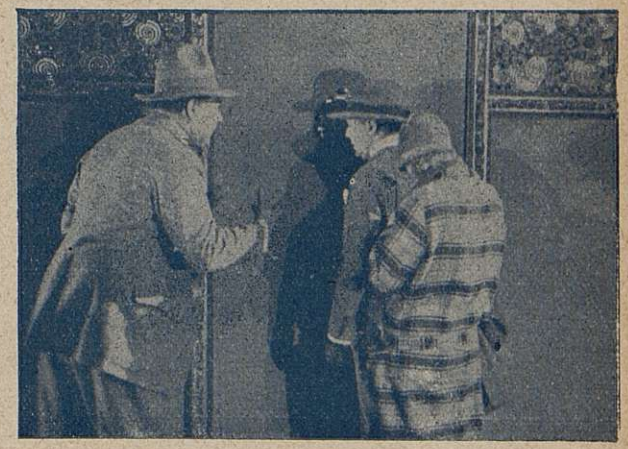
Ne croyez pas que travailler vite est synonyme d'agitation, de bruit et de cris. Non, je ne connais au contraire rien de plus calme que le studio dans lequel Donatien tourne 1.500 mètres en dix jours ou 4.000 en vingt-six ! De l'organisation, de la méthode, une bonne harmonie, des interprètes consciencieux, voilà les véritables facteurs d'un travail rapide et excellent.

Avoir de l'organisation et de la méthode, c'est ne laisser aucune part à l'improvisation, c'est savoir exactement ce que l'on veut faire avant de commencer à tourner, c'est avoir préparé ses décors et ne pas attendre après eux, c'est avoir un programme très précis et ne pas arriver le matin au studio en se demandant : « Que fera-t on aujourd'hui ? », c'est avoir confié à chacun des interprètes principaux un scénario qu'ils ont eu le loisir d'étudier, c'est beaucoup d'autres choses encore... qu'on ignore hélas ! trop souvent chez nous.

Mais entrons dans cet antre du travail où, plus que partout ailleurs, on connaît la valeur du temps.

Donatien adaptateur, décorateur, metteur en scène et interprète a, vous le concevez, assez peu de loisirs. Ne croyez pas, néanmoins, qu'il perde, dans la fièvre du travail, son affabilité et que son accueil se ressente du peu de temps dont il dispose.

Très aimablement au contraire, il vient à ma rencontre. J'arrive juste alors que l'on change les lumières de place, il a donc cinq minutes à me consacrer et me montre dans tous ses détails le magnifique décor de boudoir chinois qui couvre le studio.



DONATIEN *indiquant un jeu de scène à* LUCIENNE LEGRAND *et à* PIERRE ETCHEPARE

J'aborde ensuite Lucienne Legrand, dont la tête complètement recouverte d'un masque de velours noir émerge d'une pelisse de petit gris, et aussi Rachel Devirys qui se promène splendidement « dévêtue » dans une robe qui ne laisse rien ignorer de ses formes parfaites. Seules, la tête et la gorge, qui ploient sous une profusion de bijoux, de perles et de diamants, sont à l'abri du vent qui souffle dans le studio.

Pierre Etchepare, tout de noir vêtu, essaie de parler à travers le masque qui lui recouvre le visage. Seuls, arrivent jus-

qu'à moi quelques sons inarticulés... Réduit au silence par ce masque qui le gêne, mais lui tient chaud, il se résigne à se taire et va retrouver dans un coin Viguier qui, sombre et taciturne, est déjà dans la « peau » de son rôle et se recueille avant de tourner.

Les lumières sont en place, Rachel Devirys nous quitte, car ce sont des premiers plans d'elle qu'on va tourner. Nonchalamment étendue sur un lit de repos que recouvrent fourrures et coussins, elle semble souffrir beaucoup et attendre anxieusement je ne sais quelle chose mystérieuse qui doit sans doute sortir d'une petite trappe que fixent anxieusement ses yeux éplorés.

Le baiser de la mort...

« — C'est vous, demandai-je à Lucienne Legrand, qui allez me donner, sur le *Château de la mort lente*, quelques renseignements inédits, puisque vous seule, pour le moment, ne travaillez pas et pouvez parler.

— Je vous raconterai tout ce que vous voudrez, me répondit-elle, et je vous permettrai même de me faire dire tout ce qu'il vous plaira si... vous allez au préalable me chercher un croissant chez le boulanger d'à côté. Je me meurs d'inanition, ayant fort mal déjeuné à midi. »

Quelques minutes plus tard, alors qu'elle grignotait un croissant rassis (c'est le seul que j'avais pu trouver rue de la Villette), j'appris de Lucienne Legrand que le barman Enrich (Pierre Etchepare) et elle-même se préparaient, sur les instances du bandit qu'est Donatien, à pénétrer dans le boudoir de la comtesse Maud (Rachel Devirys) afin d'y dérober les superbes bijoux que j'avais admirés tout à l'heure.

Mais ce qu'Enrich et Lola ignorent, c'est que la fabuleuse plaque de diamant qui couvre la poitrine de la comtesse Maud, dissimule une plaie lépreuse. Ils ne se doutent pas non plus que la maison est bien gardée et que tout individu qui y entre n'en ressort jamais, car on lui communique, dès son arrivée, le mal effroyable dont souffre la comtesse. Ce château, c'est le Château de la mort lente !...

J'aurais sans doute appris d'autres choses aussi intéressantes si Donatien m'en avait laissé le loisir. Mais le moment était arrivé pour Lucienne Legrand de tourner avec Etchepare la scène de l'agression.

Je m'en fus, assez impressionné par les révélations de Lola, et ne pus m'empêcher de frissonner un peu, lorsque, ayant déjà franchi la porte du studio, j'entendis soudain les cris terribles de la comtesse Maud qui, sans doute, se débattait contre les voleurs, à moins que ces hurlements n'aient été ceux de Lola et d'Enrich à qui l'on donnait le « baiser de la mort ».

JEAN DE MIRBEL.

BRUXELLES

— Les Belges sont favorisés. L'Agora-Palace leur offre déjà l'occasion d'applaudir *Visages d'Enfants*. La première vision a eu lieu vendredi dernier avec le concours de l'auteur, M. Jacques Feyder, et de son interprète Rachel Devirys. Le public leur fit un accueil triomphal dont ils ne manqueront de garder un souvenir inoubliable.

— *La Voyante*, que donne Marivaux, a péniblement déçu le public. N'insistons pas sur ce film.

— Gros succès pour *Le Miracle des Loups* à l'Albertum Agora.

Cinémagazine

renseigne gratuitement MM. les Acheteurs étrangers qui désirent acheter des Films français.

"Le Miracle des Loups" à Genève

Le Miracle des Loups au Grand Théâtre, et Mathot, l'un des artistes de cinéma les plus connus et les plus aimés du public genevois, à l'Apollo-Théâtre où il présentait *Le Réveil de Maddalone*, voilà pour nous de quoi faire date en cette saison cinématographique.

S. Ex. M. Hennessy, ambassadeur de France à Berne, M. Réau, consul général de France à Genève, plusieurs personnalités suisses et françaises, honoraient de leur présence la première représentation du *Miracle des Loups*, qui avait attiré par ailleurs une brillante assistance. Il n'y eut, du reste, pas que ce miracle-là — je veux dire celui du film, dont vous connaissez l'ambiance mystique dans la scène où Jeanne Fouquet, agenouillée dans la neige, est merveilleusement protégée par les corps efflanqués des grands loups au poil rude. Non, car faire salle comble en ce théâtre de la place Neuve, trop souvent délaissé aujourd'hui, en fut un autre, moins éblouissant peut-être, mais étonnant tout de même. Et puis, il y eut des conversions, comme il s'en produit lors de tous les miracles. On ne m'en voudra pas d'en décrire une, caractéristique. Alors qu'à l'avance, chacun autour de moi louait le film, ou donnait maints renseignements puisés dans divers articles élogieux publiés avant la « première », une voix féminine s'éleva, assurée, comme un défi : « ... sans cela, disait-elle avec dédain, je ne serais jamais venue, car... *c'est du cinéma !* » Or, le prologue commençait à peine que déjà des murmures admiratifs en soulignaient la puissance dramatique ; et quand se déroula la bataille de Monthléry, cette mêlée où la rage s'exaspère, j'entendis ces exclamations : « C'est admirable !... magnifique !... grandiose !... et je reconnus *la* voix, celle — non plus dédaigneuse, mais émue — de tout à l'heure. Les scènes se succédaient : le miracle, la lutte sauvage des hommes et des fauves, du Lau terrassé, visage en sang, sur lequel, avide, un loup s'accroupit... Pour un peu, ainsi qu'il procède au music-hall

Charles le Temeraire est grand chasseur et le gibier abonde dans ses forêts ducales

quand ses nerfs sont à bout, le public eût manifesté pour que cessât le spectacle. Je perçus alors, encore la même voix qui s'exclamait : « Oh ! c'est affreux... c'est horrible... assez, assez ! » — *tout comme s'il s'était agi d'un drame réel et immédiat.*

Eh bien oui, madame, c'est cela le cinéma : le réel se dégageant de la fiction, le passé qui ressuscite sous vos yeux émerveillés, de l'histoire qui prend vie. Q'importe si vous le reniez peut-être jusqu'à trois fois, à la sortie ; je suis bien tranquille : vous y reviendrez.

Que dire des autres tableaux, de l'escalade des remparts de Beauvais-Carcassonne — qui fit battre par le souvenir d'une autre escalade plus d'un cœur genevois — de l'interprétation des personnages historiques bien connus, sinon que *Le Miracle des Loups* a suscité l'admiration générale ? Des applaudissements en témoignèrent, dont l'adaptation musicale — celle de M. Rabaud — eut sa part.

EVA ELIE

Courrier des Studios

AUX « CINÉROMANS »

— René Leprince s'est rendu la semaine dernière à Fontainebleau où, parmi de nombreux extérieurs, il devait tourner des scènes dans le jardin de la maison princière qu'habite Mylord l'Arsouille.

Ces scènes comportaient, entre autres, celle de la visite que fit Fanny Essler au bruyant dandy. René Leprince, qui apporte à tout ce qu'il fait le plus grand souci de vérité historique, avait voulu que le carrosse de la célèbre danseuse fut de l'époque. Il a réussi à trouver cette grosse pièce de collection. Mais la question de l'amener à Fontainebleau s'est posée. On ne pouvait songer à le faire traîner par des chevaux depuis Paris... Alors ?

Alors on vit un beau matin, à Fontainebleau, ce spectacle étrange : un camion automobile chargé d'un vieux carrosse, et cette image du passé chevauché par le présent était d'une rare éloquence et digne du cinéma.

— Grand émoi l'autre mercredi place de l'Opéra. Un embouteillage formidable dressait une haie infranchissable de véhicules qui transformaient la place en garage. La circulation ne pouvait reprendre malgré les efforts désespérés des agents.

La cause ? Le cinéma ou plutôt l'une de nos meilleures interprètes de l'écran : Alice Tissot. On sait que la remarquable Thumette Chevanton du *Gardien du feu* joue dans *Amour et Carburateur*, la délicieuse comédie que Pière Colombier tourne pour les Films de France (Société des Cinéromans), un rôle de femme cocher. Mais on peut être une remarquable artiste et... une femme cocher d'une habileté professionnelle limitée. Alice Tissot depuis une heure et demie conduisait dans Paris et son cheval commençait à en avoir assez.

« — Mais frappez-le donc », criait un agent.

Et Alice Tissot de répondre avec le plus grand sérieux et la plus profonde conviction :

« — La pauvre bête ! savez-vous qu'elle est venue à pied de Vincennes !!! »

Et l'histoire de la femme cocher n'est qu'une des nombreuses péripéties amusantes et charmantes de *Amour et Carburateur* qui en est rempli !

— Un bateau mouche va et vient sur la scène. Une foule considérable est massée sur le pont et sur les quais. Sur le bateau, deux appareils de prise de vues, des passagers dont l'un s'agite particulièrement et commande la manœuvre. C'est Gaston Ravel qui réalise la scène finale de *Jocaste*, d'après Anatole France, qu'il réalise pour les « Films de France » (Société des Cinéromans).

Le bateau mouche passe et repasse devant un ponton qui renferme un établissement de bains. A l'une des fenêtres nous finissons par distinguer une frêle silhouette noire dont les cheveux blonds accrochent le beau soleil de cette splendide matinée.

C'est Sandra Milowanoff, la tragique Jocaste moderne, qui est venue chercher là une fin désespérée.

Nouvelles d'Amérique

— Roscoë Arbuckle (Fatty) serait sur le point de se remarier avec une actrice de cinéma américaine, Miss Doris Deane.

— La grande mode pour les actrices de Hollywood est, disent les revues américaines, de porter le monocle à la ville... Pas joli...

— Harold Lloyd, le sympathique comique américain, vient d'avoir la douleur de perdre sa grand'mère, Mrs Elisabeth Frazer, âgée de 91 ans.

Elle avait connu la dure vie des pionniers et des caravanes de « covered wagons ».

— La censure américaine s'oppose à la sortie d'un nouveau film de Tom Mix : *The Deadwood Coach*. La Fox Company n'a pas hésité à attaquer les censeurs trop sévères devant les tribunaux, et ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que la compagnie a gagné son procès.

— Les films Pathé viennent d'achever aux Etats-Unis un grand film historique intitulé *The Chronicle of America*. On y verra la naissance de la révolution américaine, Montcalm, Washington et des reconstitutions de grandes batailles contre les peaux-rouges.

— D. W. Griffith vient de terminer pour les United Artists un film intitulé *Isn't Life Wonderful* (La Vie n'est-elle pas une merveille ?) dont l'action se déroule en Allemagne au lendemain de la guerre. On doit y voir des émeutes provoquées par la famine, des grèves et des manifestations. Les principaux interprètes sont Carol Dempster et Neil Hamilton.

— Mildred Harris, l'ex-épouse de Charlie Chaplin, vient de signer un contrat avec Paramount.

— La Famous Players-Lasky Corporation, voulant prouver à l'industrie française son désir d'une sincère collaboration, vient de mettre à la disposition de la Société Française des Romans Historiques le « Criterion Theatre » de New-York pour la présentation de sa production *Le Miracle des Loups*, qui aura lieu au début du mois de mars, et ce, pour une période indéfinie.

La Société des Romans Historiques profitera non seulement de tout le personnel du théâtre, mais également de la collaboration des services de publicité et d'exploitation de Paramount, afin d'assurer le début de cette production française à New-York de la même manière que les plus grands films américains.

Achetez toujours au même marchand Cinemagazine

Comment je fis la connaissance du bandit Romanetti

Le 7 Janvier 1924, accompagné d'un ami, nous arrivions par avion à Ajaccio. Depuis longtemps en relations avec un cousin du célèbre bandit corse Romanetti, j'avais pu réussir à obtenir de lui une soirée d'entretien et cela non sans de nombreuses difficultés et beaucoup de démarches.

Toujours à l'affût d'un sujet de film original, mon attention avait été attirée par la personnalité de Romanetti. Des colonnes entières de grands quotidiens avaient été consacrées à cet homme et l'idée d'un film retraçant sa vie aventureuse m'avait séduit. Je pensais même à demander à Romanetti de figurer lui même dans ce film et avais mis tout en œuvre pour mener à bien ce projet. Et tout était prêt pour faire les premières démarches auprès du célèbre bandit.

Donc, dès le début de l'après-midi, le cousin de Romanetti, averti de notre arrivée, vint nous chercher en auto à notre hôtel. Après une heure de route à travers le magnifique et sauvage paysage, l'auto s'arrêta ; on la gara dans un coin de maquis au bord de la route, elle devait rester là jusqu'au soir...

Guidés par le cousin de Romanetti, nous nous enfonçâmes dans le maquis très accidenté et presque impraticable. La nuit nous surprit alors que nous n'avions pas encore fait la moitié du chemin.

Tout à coup un homme surgit de derrière un buisson fusil en main, c'était un garde de Romanetti qui nous dit d'attendre l'arrivée d'un autre garde qui devait nous conduire à un endroit désigné par le maître. Après un moment d'attente, nous perçûmes le bruit d'un galop de cheval, c'était le garde en question qui venait à notre rencontre.

Après lui avoir été présentés, il nous demanda si nous étions armés et nous fouilla ; puis il nous offrit son cheval pour continuer le chemin. Nous repartîmes dans un maquis plus ardu que jamais... Une heure après, nous entendîmes des aboiements puis aperçûmes dans la nuit la silhouette d'une maison se découpant sur le ciel à peine lumineux...

Sur le seuil, une jeune femme parut, c'était une parente de Romanetti, nous lui fûmes présentés. Elle nous fit entrer et nous offrit à boire. Romanetti devait venir peu après.

En effet, au bout de quelques instants, Romanetti nous apparut se détachant sur l'obscurité du dehors ; il était vêtu d'une longue peau de bique. Ayant embrassé ses parents, il se débarrassa de son manteau, de son fusil et vint vers nous. Son cousin fit les présentations. Nous nous

M. G. Dini

assîmes autour de la table et Romanetti remplit les verres...

Peu après il se leva, et, s'excusant d'être obligé de partir, il prit congé nous donnant rendez-vous pour le lendemain matin.

Nous passâmes la nuit chez la parente de Romanetti et fûmes debout au lever du soleil. Après nous avoir montré les troupeaux de porcs, de chèvres, de moutons et de vaches appartenant à Romanetti, le cousin nous conduisit à l'endroit désigné.

Dans la matinée, nous retrouvâmes Romanetti. Il nous fit partager son déjeuner et nous dit sa façon de vivre. Après nous avoir montré ses nombreuses armes, il nous raconta sa vie.

G. DINI.

LES FILMS DE LA SEMAINE

AMOURS DE REINE. — LE VOLEUR DE BAGDAD. — LES MERVEILLES DE L'AMAZONE

J'avais pensé qu'avoir vu un film dans sa version originale en Amérique me dispensait de l'aller voir à sa présentation, ou dans les salles qui le projettent en France. J'ai eu tort de penser ainsi, et cette confiance dans les procédés de l'édition française m'a amené à écrire des bêtises dans ma chronique de la semaine passée.

J'ai, en effet, eu l'occasion de voir *Amours de Reine* dans une grande salle de New-York, et j'avais gardé de cette bande un souvenir très agréable.

Le hasard m'ayant conduit cette semaine dans une salle qui passait ce film à Paris, je n'ai pas reconnu celui que j'avais vu il y a quelques mois. Affreusement mutilée (on l'amputa, paraît-il, de 600 mètres), cette production, dont le scénario était original et la réalisation très intéressante, était devenue complètement ridicule. Le public ne se fit d'ailleurs pas faute de manifester et accompagna la projection de sarcasmes et de rires. La grande partie des scènes intéressantes avait été coupée, et plusieurs passages déjà ridicules en eux-mêmes étaient titrés de telle manière que les spectateurs les plus épris de calme ne purent s'empêcher de protester.

Nous nous sommes nous-mêmes trop souvent élevés contre les procédés de certains éditeurs étrangers qui mutilent nos œuvres lorsqu'elles leur parviennent pour ne pas signaler la manière dont sont traités chez nous quelques films qui nous viennent de chez eux.

***

Le Voleur de Bagdad qui, de longues semaines, tint l'affiche d'une des grandes salles du boulevard, commence maintenant sa véritable carrière et passe dans un grand nombre de cinémas.

S'il est un film que l'on peut voir deux et même trois fois, n'est-ce pas cette dernière production de Douglas Fairbanks? Que de choses remarquables à relever dans ce chef-d'œuvre de photographie, de mise en scène et de truquage! Ce ne sont d'ailleurs pas les plus grands attraits du *Voleur de Bagdad*, qui plaira à tous sans exception, car il fut conçu en vue d'atteindre tous les publics aussi bien celui qui se plaît à contempler de fastueux décors et de nombreuses foules, que celui qu'enchantent les sauts et les tours de force de Douglas Fairbanks. On y trouve de la féerie et aussi de l'émotion, du surnaturel et des caractères très humains. C'est un heureux mélange de toutes sortes de choses dont une seule suffirait à faire un bon film. Rien de surprenant donc à ce que leur réunion ait constitué un chef-d'œuvre!

***

A de petits bonshommes qui ne connaissent pour la plupart que le quartier qu'ils habitent, le bois de Vincennes, peut-être aussi Meudon, le cinéma scolaire montrera très prochainement au Trocadéro un fort beau documentaire : *Les Merveilles de l'Amazone*. Ces gosses qui ânonnent leurs leçons de géographie et répètent des mots qui souvent n'évoquent rien en leur esprit réaliseront, en admirant ce très beau film, qu'une rivière ne coule pas toujours entre deux quais de pierre que bordent des marronniers, ils se rendront compte que tous les fleuves n'ont pas le calme de la Seine, qu'il est des inondations plus terribles que celles que chaque année ils vont voir à Charenton, et d'autre flore que celle des squares parisiens. Ils apprendront beaucoup d'autres choses encore que les meilleures descriptions ne leur auraient pas même fait entrevoir, et ils passeront une excellente après-midi car ils auront fait un magnifique voyage... et auront bien ri à la projection de *Pierrot-Pierrette*, le film de Louis Feuillade, qui clôturera le spectacle.

L'HABITUE DU VENDREDI

Vous auriez tort de croire...

— Que les metteurs en scène ont toujours un mégaphone en main.

— Que les opérateurs portent toujours la visière de leur casquette à l'envers.

— Que les producers voient tous les bons sujets de films qui leur sont proposés.

— Que les scénaristes ne lisent jamais les romans d'où ils tirent leurs scénarios.

— Que les baisers de cinéma ne sont jamais véritables.

— Que toutes les bathing-girls ne savent pas nager.

— Que toutes les étoiles en vue divorcent ou vont divorcer.

— Que les traîtres sont toujours en réalité très sympathiques.

— Que toutes les « vamps » sont de mauvaises femmes.

— Que les larmes sont toujours obtenues à l'aide de glycérine.

— Que Gance tourne ses films à l'aide de notes prises sur sa serviette au restaurant.

LES PRÉSENTATIONS

LA POURPRE DE LA GLOIRE (*Paramount*). — LE CAPITAINE CENT-SOUS (*Gaumont*). LA CLOSERIE DES GENÊTS (*Aubert*).

LA POURPRE DE LA GLOIRE (*The Purple Highway*), *film américain*. DISTRIBUTION : Nelly Fair (*Madge Kennedy*) ; Edgar Prentice (*Monte Blue*) ; Joë Renard (*Pedro de Cordoba*) ; le directeur (*Dore Davidson*). Réalisation d'Henry Folker.

Une comédie très attachante dont les péripéties tantôt humoristiques, tantôt sentimentales, ne manqueront pas de plaire. Elle nous transporte au début, dans une « maison de retraite pour artistes découragés »... Dans cet asile, de malheureux ratés se laissent aller à une douce indolence... Cette attitude n'est pas sans indigner Nelly Fair, la petite servante de la maison, qui reproche aux pensionnaires d'éteindre dans cette vie routinière les dernières étincelles de leur talent... Le poète Edgar Prentice et le musicien Joë Renard se laissent convaincre par les arguments de Nelly qui possède une fort jolie voix, et les voilà tous les trois délaissant leur refuge pour aller conquérir la gloire et la fortune...

J'ai fort goûté les scènes qui ont suivi cette fugue. Les déboires des deux artistes et de leur jeune compagne, leur opiniâtreté à « arriver » malgré les dures nécessités de la vie, tout cela m'a rappelé certaines pages charmantes d'Henri Murger. Joë, Edgar et Nelly sont les cousins américains de Marcel, de Colline et de Mimi et, là-bas, comme chez nous, l'amitié entre camarades de misère ou de fortune est indestructible.

Après une petite étude de cette bohème yankee, nous abordons l'intrigue... Nelly crée, sans le savoir, une pièce de ses deux amis; il en résulte un succès triomphal et la jeune cantatrice insouciante et désormais célèbre, se laisse courtiser par un snob, au grand chagrin d'Edgar, éperdument amoureux de sa petite camarade, et au désespoir de Joë qui voudrait bien édifier le bonheur de ses deux amis...

Après une suite d'événements tantôt amusants, tantôt émouvants, l'action se termine après une poursuite mouvementée — qui représente la seule caractéristique américaine du film — par le mariage de nos deux héros...

Une étoile que nous n'avions pas applaudie depuis longtemps, Madge Kennedy, la spirituelle créatrice de *Menteuse* et de *Le boulanger n'a plus d'écus*, campe le personnage de Nelly Fair et se montre tour à tour servante espiègle, camarade dévouée, jeune fille aimante... Il faut avoir une grande diversité de talent pour rendre aussi naturellement les aspects si divers de la charmante Nelly Fair.

Edgar, c'est Monte Blue, sentimental à souhait, et Joë c'est Pedro de Cordoba. Ces deux interprètes ont su rendre intéressants leurs rôles et extérioriser ces sentiments d'union et de camaraderie qu'ils professent vis-à-vis l'un de l'autre pendant tout le film... Enfin Dore Davidson incarne un ex-pensionnaire de maison de santé devenu directeur de théâtre. Sa création ne manque pas d'humour.

MADGE KENNEDY *et* MONTE BLUE
dans La Pourpre de la Gloire

LE CAPITAINE CENT-SOUS (*film américain*), interprété par *Anna Q. Nilsson*.

On reproche d'ordinaire à la grande majorité des films américains la précipitation avec laquelle se déroule l'action. Notre public demeure parfois un peu étourdi après la projection de certains films dont les épisodes se succèdent avec la rapidité de l'éclair. Tel n'est point le cas du *Capitaine Cent-Sous*, l'action y est assez lente... On s'attend toujours à voir surgir les événements et l'on parvient à la conclusion sans avoir pu constater quelque passage très saillant.

Le film, dont quelques vues du début m'ont rappelé *Le Kid*, nous retrace l'histoire d'un brave gosse recueilli par deux marins et qui, plus tard, retrouve sa mère... Tout cela agrémenté de quelques coups de poing distribués par le capitaine, héros de l'histoire, à un peu sympathique matelot qui se trouve être le père de l'enfant... Anna Nilsson s'acquitte avec talent de son rôle de maman douloureuse et Raymond Hatton, nanti d'une jambe de bois, nous

présente un maître-coq, musicien et nourrice sèche à ses heures, qui obtiendra un succès très personnel.

⁂

LA CLOSERIE DES GENETS (*film français*), interprété par *Henry Krauss, Jean Dax, André Calmettes, Henri Bosc, Maillard, Vignier, Marcya Capri, Nina Vanna* et *Hélène Darly*. Réalisation de Liabel.

Voilà le bon vieux mélodrame de Frédéric Soulié adapté au goût de l'époque... Cela permettra au public, dont la grande majorité ignore le roman qui obtint jadis une grande popularité, d'assister aux aventures du brave fermier Kérouan et de son voisin... Amours contrariées, lettres de jalousie, fille maudite, père implacable, don Juan qui se repent, il y a tout cela dans *La Closerie des Genêts*, animé par une troupe de tout premier ordre...

Il y a aussi des vues de Bretagne nous retraçant les fêtes et réjouissances de là-bas, qui ne manquent pas d'intérêt et de pittoresque. Nous serons, sans tarder, appelés à parler plus longuement de cette production réalisée par MM. Vandal et Delac pour les Etablissements Aubert, et mise en scène par Liabel assisté de Renée Sylvaire. Dans la distribution, qui est de premier ordre, il convient de citer particulièrement Henry Krauss, Jean Dax, Calmettes, Marcya Capri, Nina Vanna et Hélène Darly. Nous reviendrons très prochainement sur cette production qui mérite une étude plus complète, ce qui nous permettra de mieux rendre justice tant aux réalisateurs qu'aux interprètes.

ALBERT BONNEAU.

GENEVE

C'est à croire que *Kœnigsmark* est un triomphe inépuisable car, repris encore au Palace, la foule n'a pas manqué d'y accourir.

A l'Apollo, autre genre de succès : pour la première fois à Genève, des représentations publiques de *La Garçonne* ont été autorisées. Mais le lendemain de la première, certains députés qui n'avaient sûrement pas vu le film et peut-être même pas lu le livre, interpellaient au Grand Conseil sur « la propreté de la rue ». Conséquence : *La Garçonne* y perdit son titre, — remplacé sur les affiches par celui de *La jeune fille émancipée*, — et on envisagea la désignation d'un fonctionnaire qui, à l'avenir, visionnerait *tous* les films — le « pôvre » ! Déjà, un préposé du Département de l'Instruction publique assiste aux présentations des films auxquels on voudrait convier les enfants. Son veto est sans recours; mais s'il est sévère, du moins est-il juste et point un profane, puisque s'occupant lui-même, depuis cinq ans, de l'enseignement par le cinéma.

— Au Royal-Biograph, *Le vol de la banque de Yokohama*, film américain de Maurice Tourneur, dont le grand mérite est de nous présenter fort à propos certaines vues de presque actualité, telles que la Russie sous la Tchéka et le dernier tremblement de terre au Japon, d'un réalisme si... frappant qu'on se demande jusqu'à quel point le « truc » est intervenu dans ces scènes impressionnantes. Au même cinéma, primeur d'*Au Secours*, avec Max Linder, dirigé par Abel Gance.

Abel Gance ! ce talent de grande envergure, habitué aux drames puissants, metteur en scène d'une comédie amusante en trois actes !... N'y a-t-il pas là de quoi surprendre?

— « Savez-vous que l'on « visionne » un film ce matin : *L'Art du ski ?* »

La voix est trop aimable pour que je ne réponde pas à l'appel, et c'est ainsi que j'assiste, un peu plus tard, à tout un cours technique, à l'écran, sur les différentes façons de pratiquer le ski : montées sur des pentes raides, descentes vertigineuses, sauts, brusques freinages, toutes exhibitions projetées à l'allure normale et au ralenti. Comme cadre, les plus beaux panoramas, le Cervin aux parois étincelantes de neige, le Mont-Rose, éblouissant de blancheur et d'intense clarté solaire, toute cette nature alpestre si belle sous sa parure hivernale. Là, glissent, bondissent, évoluent en courbes harmonieuses des points noirs qui sont des hommes, des hommes grisés de vitesse, d'air pur, de lutte victorieuse aussi. (Ce film sera projeté à la Salle Centrale).

— « Les Muses aiment les chants alternés », disait Virgile. De cette constatation, et l'appliquant au cinéma, je tire le syllogisme suivant : *La Rose blanche*, à n'en pas douter, semble une frappante réplique à *Way down East*, de Griffith, leur commun metteur en scène.

Il y a des photographies lumineuses, des retombées de fleurs, des miroitements de l'eau, des reflets du ciel — jusque dans les yeux des protagonistes — qui sont pure merveille.

EVA ELIE.

Nouvelles de Grèce

Les Athéniennes et surtout les Athéniens seront fort heureux d'apprendre que des étoiles de la « Paramount » arriveront incessamment en notre ville pour tourner quelques scènes d'un nouveau film intitulé, dit-on, *Le passé, le présent et le futur*.

Gloria Swanson et Bebe Daniels feront sûrement sensation, la première par l'allure et ses toilettes originales, et la seconde par son air gamin qui lui sied si bien !

Ce sera un vrai pèlerinage, de leur part, à la ville de lumière qui est en ce moment la mieux indiquée pour tourner un film, mais du même coup elles deviendront les idoles de notre ville et feront également une jolie réclame pour la « Paramount ». Est-ce une idée de publicité de cette firme, presque inconnue en Grèce ?

Nous apprenons également que la « Paramount », grâce aux efforts de son Inspecteur en Orient, M. Stephens, a conclu un accord avec deux jolis théâtres de notre capitale qui ne présenteront dorénavant que des films de cette marque.

D'autre part, un bureau de contrôle de cette maison sera créé pour sauvegarder ses intérêts, si compromis jusqu'à ce jour, et se faire connaître par une réclame intensive.

Cette nouvelle, pourtant, a eu une répercussion comiquo-fâcheuse, car M. Stephens est, depuis, assiégé par des soupirants acteurs de cinéma plus ou moins photogéniques !...

M. Stephens, pour s'échapper de cette ruée, a recours à des trucs et des ruses tout à fait américaines, tantôt promettant, tantôt refusant, mais toujours d'un air si affable que toutes ses futures étoiles partent contentes et même obligées! le cœur plein d'espoir à la prochaine gloire !

VIP.

Échos et Informations

Charlie Chaplin divorce-t-il?

Le *Chicago Tribune* dit que... fatigué déjà ! de leur union, Charlie Chaplin et sa jeune femme Lita Grey songeraient à divorcer.

Depuis le dernier réveillon, le ménage marchait, paraît-il, assez mal. Charlie Chaplin aurait abandonné à sa femme le domicile conjugal et aurait demandé l'hospitalité au couple Fairbanks-Pickford.

« La Closerie des Genêts »

C'est à partir du 13 février que sortira *La Closerie des Genêts*. Le film sera présenté en 4 époques, comme *Nantas*. Cette coupe est d'ailleurs excellente et a été approuvée par un très grand nombre de directeurs.

« Salammbô » à l'Opéra

Il se confirme que le film de Marodon sera présenté à l'Opéra, mais seulement dans quelques mois, car Louis Aubert a l'intention de demander à un compositeur en renom d'écrire une partition musicale nouvelle d'après la cinégraphie de l'œuvre de Gustave Flaubert.

Aubert à Marseille

C'est le vendredi 13 février, à 13 heures, que le nouvel établissement construit sur la Cannebière par M. Louis Aubert ouvrira ses portes. La chance ne peut manquer de sourire à cette nouvelle salle qui sera inaugurée sous d'aussi heureux auspices.

L'Aubert-Palace de Marseille n'aura pas des sélections d'exclusivité, comme l'Aubert Palace de Paris, de Lyon, de Lille ou de Bruxelles. Le spectacle d'ouverture sera consacré à *Paris*.

Le Bal du Cinéma

L'Association de la Presse cinématographique organise, pour le jeudi 19 mars, jour de la mi-carême, un grand bal dans les magnifiques salons de l'Hôtel Continental. Tous les vedettes de l'écran et les grandes maisons d'édition de films prêteront leur concours à cette fête dont le succès ne peut manquer d'être considérable. *Cinémagazine* publiera, dans un prochain numéro, le programme détaillé de cette belle soirée.

Nos réalisateurs en Amérique

Notre compatriote Henri Diamant-Berger va commencer, en Amérique, la réalisation de *Fifty-Fifty*, scénario animé, il y a fort longtemps, par Norma Talmadge. Hope Hampton et Lionel Barrymore seront les protagonistes de ce nouveau film.

« Le Miracle » à New-York

C'est dans la belle salle du Critérium, louée par les managers du film, que *Le Miracle des Loups* sera exploité à New-York. Espérons que les Américains feront bon accueil à cette grandiose production qui sera soutenue par une publicité intensive.

On tourne à Naples

M. Marcel Manchez, qui obtint un vif succès l'an dernier avec son film *Claudine et le Poussin*, va entreprendre une nouvelle production, *Naples aux baisers de feu*, qui sera naturellement tourné sous le beau ciel de Naples.

« La princesse au clown »

C'est André Hugon qui s'est rendu acquéreur des droits du très curieux roman de M. J. J. Frappa. Charles de Rochefort en sera le principal interprète. Mais on cherche encore la princesse.

Le prochain film de G. Dini

Le réalisateur de *Romanetti* doit commencer incessamment *Leurs Destinées*, scénario très émouvant qui permet au metteur en scène de situer son action à Nice pendant les fêtes du carnaval. Nous verrons donc dans ce film toutes les manifestations mondaines, les défilés, les cavalcades, les courses de la côte d'azur. La distribution n'est pas encore définitive, mais on parle de G. Vaultier, Nina Orlove, Francine Mussey et Rachel Devirys pour principaux rôles.

« Le Comte Kostia »

C'est le 13 février prochain que sera présenté, au Gaumont Palace, le dernier film de Jacques Robert. Cette production, qui nous permettra d'applaudir Conrad Veidt, André Nox et Pierre Daltour, ne peut manquer d'amener la foule des grands jours dans la vaste salle de la Place Clichy.

« Le Prince Charmant »

Le compte rendu de la présentation de cette « trame d'amours et d'intrigues tissée d'Orient » nous est parvenu trop tard pour trouver sa place dans ce numéro. Nous parlerons longuement de ce film dans notre prochain numéro, mais enregistrons dès maintenant avec plaisir le grand succès qui a accueilli l'œuvre de Tourjansky et ses principaux interprètes : Nathalie Kovanko, Claude France, Nicolas Koline et Jaque Catelain. Voilà un joli début, plein de promesses pour Ciné France Film dont *Le Prince Charmant* est la première production.

Bulletins de santé

— Jaque Catelain, dont nous avons précédemment annoncé la grave maladie, est aujourd'hui complètement rétabli et travaille à la préparation de son prochain film.

— Madeleine Rodrigue, qui vient de subir une douloureuse opération à la clinique de la rue Bizet, est en bonne voie de guérison, et son amie Geneviève Félix qu'une violente intoxication retint deux semaines à la chambre, a maintenant obtenu de son vigilant docteur le droit de recommencer à sortir... et à travailler.

Chassé-Croisé

C'est un fait officiel maintenant, Cecil B. de Mille qui appartenait à la Famous Players depuis plus de douze années, quitte cette compagnie dont il était directeur général depuis plusieurs mois.

Cecil B. de Mille qui peut-être achètera les studios de Thomas Ince à Culver City, produira maintenant pour les Artistes Associés.

On annonce en même temps que D. W. Griffith qui s'est séparé des United Artists, entre chez Paramount où il sera, dit-on, directeur général de la production.

« Film » est maintenant français

L'Académie Française a décidé d'accueillir dans son dictionnaire le mot anglais « film » qui a conquis droit de cité depuis longtemps dans le langage usuel des cinématographistes.

Applaudissons à cette consécration.

Un hommage à M. Louis Lumière

Pour célébrer le 30e anniversaire du cinématographe, l'Association de la presse cinématographique offrira, le samedi 14 février, un dîner en l'honneur de l'illustre savant M. Louis Lumière, qui a bien voulu accepter la présidence de cette réunion amicale.

Peut-être, à cette occasion, projettera-t-on *La Machine à refaire la vie*, le film de Duvivier et Henry Lepage, que les Amis du Cinéma ont eu l'occasion d'applaudir l'an passé.

LYNX.

LE COURRIER DES "AMIS"

Il n'est répondu qu'à nos abonnés et aux Membres de l'Association des « Amis du Cinéma ». Chaque correspondant ne peut poser plus de TROIS QUESTIONS par semaine.

Nous avons bien reçu les abonnements de Mmes Berenson (Anvers), Duster (Paris), Le Bris (Albi), Le Bris (Kergado), Mabille (Bordeaux), Frossard (Nancy), Boette (Paris), Castelli (Alger), Truffaut (Villems), Herselin (Neuilly-sur-Seine), Vaillot (Rabat), Rachel Devirys (Paris), de Léotard (Paris), Collard (Le Havre), Gratte (Les Bréviaires, par Le Perray), Musidora (Paris), Rémond (Enghien), Bercovici (Bucarest), Schalyte (Paris), Dupré (Paris), de MM. S. K. Wong (Berlin), Lainé (Laval), Abraham (Beyrouth), Freddy-Barda (Alexandrie), Doumerc (Coursan), Tsernovich (Alexandrie), Guillandeau (Nantes), Marius (La Seyne), Glorieux (Cambo les Bains), Charles de Rochefort (Paris), de Lyrot (Paris), Zanné (Bucarest), Beikeim (Vienne), Dubois (Aigle-Suisse), Bergen (Pékin), Roussel (Vierville-sur-Mer), Cloharé (Lille), Morlet (Auxerre), Cie française Mappemonde-Films (Paris). A tous merci.

Ami de Vaudrey. — Je suis moins enthousiaste que vous au sujet de ce film. Certes, il m'a plu beaucoup, mais de là à le comparer à *Kœnigsmark*, il y a loin... Et puis, ce n'est plus du tout le même genre. L'interprétation est très bonne et le réalisateur des plus adroits. Michaël Floresco, 25, rue Cambon.

Angela. — 1° Peut-être un cinéma donnera-t-il prochainement *L'Aventurier*, en tous cas, il n'est guère probable que les grands établissements repassent ce film. 2° Vous n'êtes pas la seule à vouloir applaudir nos artistes en chair et en os. Eux-mêmes sont fort heureux de faire connaissance avec leur public. Leur travail, leur absence fréquente de la capitale, ne leur permettent pas de paraitre fréquemment à la scène. Mais vous aurez sans doute l'occasion d'en applaudir quelques-uns au cours de cette année si vous suivez assidument le mouvement cinématographique.

Pour relier "Cinémagazine"

Chaque reliure permet de réunir les 26 numéros d'un semestre tout en gardant la possibilité d'enlever du volume les numéros que l'on désire consulter.

Prix : 5 francs

Joindre un franc pour frais d'envoi

Adresser les commandes à « **Cinémagazine** »
8, *rue Rossini, Paris.*

Roundghito-Sing. — Peut-on ne pas apprécier Chaplin? C'est peut-être l'artiste qui a le mieux su comprendre le cinéma. Quelle différence, par exemple, entre *Une Vie de chien* et *L'Opinion publique*, mais quelle vie dans les deux films. Ici une suite de caricatures souvent trop vraies quand on y réfléchit, là une évocation savoureuse et exacte de quelques caractères. Je n'ai jamais vu enthousiasme aussi délirant que celui manifesté par les spectateurs du festival Mosjoukine au Vieux Colombier. Et pourtant, pour aucun de ces spectateurs, les scènes projetées, sauf celles du *Père Serge*, n'étaient une nouveauté. Très curieux et très intéressant d'ailleurs ce *Père Serge*, je l'avais vu en partie il y a déjà longtemps et avais été emballé par toutes les indications dont ce film est rempli. Grand merci pour votre envoi de *Feu Mathias Pascal*, que je suis en train de lire. Mosjoukine trouvera sans nul doute, dans ce scénario, l'occasion de déployer toute la fantaisie et toute l'émotion qui forment son grand talent. Quant aux critiques que vous me signalez, rappelez-vous que « les chiens aboient... la caravane passe... ». Amicalement à vous.

Luce de Nancely. — 1° *Paris* est en effet un fort beau film et nous sommes, une fois de plus, d'accord pour le proclamer. 2° Le métier d'artiste cinégraphique apporte plus de déboires que de satisfaction, croyez-moi, et combien de jeunes filles ne se consacreraient pas à une telle carrière si elles pouvaient prévoir les désillusions qui les attendent !

Charlie-Raquel. — Certes, je pense beaucoup de bien de *La Terre promise* et j'y ai applaudi tout particulièrement Raquel Meller, Maxudian et Pierre Blanchar. Je suis de votre avis pour l'anomalie que vous me signalez et que vous n'avez pas été seule à surprendre. Il n'y a pas de comparaison à faire entre *Le Miracle des Loups* et *Les Nibelungen*, qui n'appartiennent pas au même genre. La cotisation annuelle de l'A. A. C. est de 12 francs. Les membres de cette association ont droit au courrier et j'aurai grand plaisir à vous compter au nombre de nos correspondants.

Violetta. — Dolly Davis, 40, rue Philibert-Delorme.

Comte de Fersen. — Vos lettres ont dû parvenir aux destinataires. Vous vous intéresserez certainement à *Surcouf*, dont le premier épisode est remarquable. C'est Fescourt qui tournera *Les Misérables*. La distribution n'est pas définitivement arrêtée. Jean Valjean fut jadis interprété au cinéma par Henry Krauss et William Farnum. J'ignore quel sera le prochain créateur du rôle. Abel Gance tourne tout d'abord les épisodes de l'enfance de Napoléon, voilà pourquoi il ne nous est pas possible de vous indiquer encore le nom de ce protagoniste.

Une pessimiste. — Je ne crains pas de dire ce que je pense, mais j'évite autant que je le peux de répondre aux gens désagréables et peu polis ; car pourquoi ne prendrais-je pas le même ton. Je suis ravi d'avoir fait rire tant de monde en disant que Agnès Ayres interprétait le rôle de la lépreuse dans la partie biblique des *Dix Commandements*, ravi et désolé de constater qu'il y a tellement de sots qui se croient bien renseignés, car j'avais parfaitement raison. Malgré votre belle assurance j'ai le regret de vous informer qu'Estelle Taylor interprète le rôle de la sœur de Moïse et non celui que vous lui attribuez. Je connais peut-être très mal les artistes de cinéma, mais je n'ai pas le ridicule d'affirmer des choses dont je ne suis pas sûr. Pouvez-vous en dire autant ?

Les lectrices de *Cinémagazine* et toutes les vedettes du cinéma lisent

LES ELEGANCES DE PARIS

le journal de modes à la « mode », les 1er et 15 de chaque mois.

Milord l'Arsouille. — 1° Jean Dax et Angelo sont grands, Floresco de taille moyenne, Gina Palerme assez grande pour une femme, c'est tout ce que je peux vous dire. 2° *Un Drame au Carlton Club*, interprété par A. Simon-Girard et Arlette Marchal, n'est jamais sorti. Pourquoi ? Mystère. 3° Croyez-vous réellement que cette artiste soit une des meilleures que nous ayons ? Je ne suis pas de votre avis et ai bien rarement l'occasion, surtout depuis quelque temps, de lui trouver beaucoup de talent.

Perceneige. — Emotion, angoisse, allégresse, rien ne vous est ménagé ! Mais n'est-ce pas cela la vie, ou tout au moins celle de ceux qui ressentent? Je suis complètement d'accord avec votre lettre (ne le sommes-nous pas toujours quant au fond ?), mais ne croyez pas que *L'Opinion publique*, malgré la simplicité des moyens employés, n'a rien apporté de nouveau dans la technique. Le grand art de Chaplin est justement d'avoir fait un film très moderne, presque d'avant-garde, sans que nous nous en apercevions. Pas de flous, de déformations, de surimpressions, mais une prise de vues spéciale et un montage hors ligne. Confiez donc exactement le même scénario tout découpé à un quelconque metteur en scène et vous jugerez de la différence de technique. Mon bon souvenir.

Ivanko. — 1° Les principaux interprètes de *Hollywood ?* Si ce sont ceux des rôles principaux, je ne peux vous les donner, ne les connaissant pas, mais si ce sont ceux des petits rôles joués par les grandes vedettes, prenez tout le « stock » de Paramount, metteurs en scène y compris, et vous aurez une partie de la distribution. 2° Je ne veux pas soulever à nouveau aucun incident au sujet de ce film, mais ce que nous avons pu dire précédemment vous indique clairement ce que nous pensons. Merci pour vos aimables vœux, et mon bon souvenir.

Mary et Douglas. — 1° Le nom de cet artiste n'a pas été donné. 2° Sylvestre Moan dans *Pêcheur d'Islande*, est interprété par San Juana ; le rôle de la grand'mère par Mme Boyer, qui sont tous deux des artistes connus. Ne vous souvenez-vous pas de San Juana dans *Violettes Impériales* où il tenait le rôle du frère de Raquel Meller ?

Peer Gynt. — Je fais allusion aux critiques que vous me signalez dans ma réponse à *Roundghito Sing*. S'il est un artiste qui se renouvelle, n'est-ce pas Mosjoukine qui dans chacune de ses créations, nous présente un personnage différent de celui dont nous avons le souvenir? Quant à perdre la faveur du public! c'est bien mal le connaitre le public, que de ne pas savoir que jamais ne fut enregistré pareil engouement à celui qui accueille chaque production de Mosjoukine ! Ne croyez pas le blic! C'est bien mal le connaitre ce public, que fidèle aux artistes qu'il admire et j'en sais plus d'un qui vivent encore sur des succès bien anciens. On les trouve moins bons, mais on se souvient qu'il furent si bien !...

Poupée. — De la rancune ? moi ? j'aime au contraire les Don Quichotte. L'espèce s'en fait trop rare pour en apprécier les derniers représentants. On est businessman maintenant!... Aucune nouvelle des projets de Georges Arliss.

André Hannequin. — Je ne comprends rien au retard de *Cinémagazine*, qui vous est expédié chaque semaine exactement à la même heure. Ne vous lassez pas de réclamer à la poste de Puteaux. Très bien les programmes de votre cinéma. Vous aurez sous peu des nouvelles de l'A. A. C.

Michel 2222. — Charles Ray paraît en ce moment sur pas mal d'écrans dans *Ah ! quelle douche* ; c'est un film pas très récent, mais faute de mieux !... je comprends votre admiration pour cet artiste, un de ceux que je préfère.

N. B. — L'abondance des matières m'oblige à écourter mon courrier de cette semaine. Que mes correspondants patientent. Je ferai tout mon possible pour leur accorder satisfaction dans les numéros qui suivront.

IRIS.

COURS GRATUIT ROCHE O I

35e année. Subvention min. Inst. Pub. **Cinéma, Tragédie, Comédie, Chant**, 10, rue Jacquemont (XVIIe). Noms de quelques élèves de M. Roche qui sont arrivés au Théâtre ou au Cinéma : **MM. Pierre Magnier, Etiévant, Vermoyal, de Gravone**, etc., etc. ; **Geneviève Félix, Pierrette Madd**, etc., etc.

Mme Renée Carl, du Théâtre Gaumont, donne des Leçons de cinéma 23, bd de la Chapelle (fg Saint-Denis). Francine Mussey, la petite Simone Guy, S. Jacquemin, Rapaël Liévin, Paulette Ray, etc., ont étudié avec la grande vedette (Leçons de maquillage).

MARIAGES HONORABLES Riches et de toutes conditions, facilités en France, sans rétribution par œuvre philanthropique avec discrétion et sécurité. Ecrire **REPERTOIRE PRIVE, 30, Av. Bel-Air, BOIS-COLOMBES (Seine).**
(*Réponse sous Pli fermé sans Signe extérieur.*)

CINÉMAS AUBERT

Programmes du 6 au 12 Février

AUBERT-PALACE
24, boulevard des Italiens

Aubert-Journal. — Dolly Davis, Henry Krauss, Gaston Jacquet et Pierre Magnier dans *Paris*, grand film dramatique réalisé par René Hervil ; scénario de Pierre Hamp, adapté par René Jeanne.

MOGADOR
25, rue de Mogador

Le Palais du Cinéma

En exclusivité : *Les dix Commandements*, film à grande mise en scène, interprété par Charles de Rochefort.

ELECTRIC-PALACE
5, boulevard des Italiens

Aubert-Journal. — *César, Cheval Sauvage*, film d'aventures interprété par Un Homme et un Cheval. Douglas Mac Lean dans *Le Groom N°* 13, comédie.

CINEMA CONVENTION
27, rue Alain-Chartier

Aubert-Journal. — Donatien, Lucienne Legrand et Jean Dax dans *Nantas* (3e épis.). — Douglas Fairbanks dans *Le Voleur de Bagdad.*

GRAND CINEMA BOSQUET
55, avenue Bosquet

Aubert-Journal. — Donatien, Lucienne Legrand et Jean Dax dans *Nantas* (3e épis.). — Douglas Fairbanks dans *Le Voleur de Bagdad.*

TIVOLI-CINEMA
14, rue de la Douane

Eclair-Journal. — Andrée Brabant, Nicolas Koline et Vermoyal dans *La Cible*, drame. — Donatien et Lucienne Legrand dans *Nantas* (4e et dernier épis.). — Gloria Swanson dans *Zaza*, comédie dramatique d'après la pièce de Pierre Berton et Charles Simon.

CINEMA SAINT-PAUL
73, rue Saint-Antoine

Eclair-Journal. — Andrée Brabant, Nicolas Koline et Vermoyal dans *La Cible*, drame. — Donatien et Lucienne Legrand dans *Nantas* (4e et dernier épis.). — Gloria Swanson dans *Zaza*, comédie dramatique.

REGINA AUBERT-PALACE
155, rue de Rennes

Aubert-Magazine, doc. — Donatien et Lucienne Legrand dans *Nantas* (3e épis.). — *La Danse*, doc. — *Aubert-Journal.* — Virginia Valli et Wallace Beery dans *Le Veilleur du Rail*, comédie dramatique.

PALAIS ROCHECHOUART
56, boulevard Rochechouart

Aubert-Journal. — Andrée Brabant, Nicolas Koline et Vermoyal dans *La Cible*, drame. — Donatien et Lucienne Legrand dans *Nantas* (4e et dernier épis.). — Gloria Swanson dans *Zaza*, comédie dramatique.

MONTROUGE-PALACE
73, avenue d'Orléans

Montrouge-Journal. — Lucienne Legrand et Donatien dans *Nantas* (4e et dernier épis.). — Andrée Brabant, Nicolas Koline et Vermoyal dans *La Cible*, drame. — Charles Ray dans *Ah! quelle douche*, comédie gaie.

VOLTAIRE AUBERT-PALACE
95, rue de la Roquette

La Danse, doc. — Donatien et Lucienne Legrand dans *Nantas* (4e et dernier épis.). — *Aubert-Journal.* — Douglas Fairbanks dans *Le Voleur de Bagdad.*

GAMBETTA AUBERT-PALACE
6, rue de Belgrand

Aubert-Journal. — Donatien, Lucienne Legrand et Jean Dax dans *Nantas* (4e et dernier épis.). — Douglas Fairbanks dans *Le Voleur de Bagdad.*

GRENELLE AUBERT-PALACE
141, avenue Emile-Zola

Donatien et Lucienne Legrand dans *Nantas* (3e épis.). — *Aubert-Journal.* — Douglas Fairbanks dans *Le Voleur de Bagdad.*

PARADIS AUBERT-PALACE
42, rue de Belleville

Donatien, Lucienne Legrand et Jean Dax dans *Nantas* (3e épis.). — Henny Porten et Werner Krauss dans *Le Marchand de Venise.* — *Aubert-Journal.* — *Monsieur le Directeur*, comédie gaie.

ROYAL AUBERT-PALACE
20, place Bellecour, *à Lyon*

TIVOLI AUBERT-PALACE
23, rue Childebert, *à Lyon*

TRIANON AUBERT-PALACE
68, rue Neuve, *à Bruxelles*

AUBERT PALACE
à Lille, *en construction*

AUBERT PALACE
à Marseille, *en construction*

Pour les Etablissements ci-dessus, les billets de *Cinémagazine* sont valables tous les jours, matinée et soirée (sam. dim. et fêtes except.)

Les Billets de "Cinémagazine"

DEUX PLACES
à Tarif réduit

VALABLES DU 6 AU 12 FEVRIER 1925

CE BILLET NE PEUT ÊTRE VENDU

Détacher ce coupon et le présenter dans l'un des Etablissements ci-dessous où il sera reçu en général du lundi au vendredi. Se renseigner auprès des Directeurs

PARIS

ETABLISSEMENTS AUBERT (v. progr.ci-contre)
ALEXANDRA, 12, rue Chernoviz.
ARTISTIC-CINEMA-PATHE, 61, rue de Douai.
CINEMA DU CHATEAU-D'EAU, 61, rue du Château-d'Eau.
CINEMA RECAMIER, 3, rue Récamier.
CINEMA SAINT-MICHEL, 7, place St-Michel.
CINEMA STOW, 216, avenue Daumesnil.
DANTON-PALACE, 99, boul. Saint-Germain. —
FLANDRE-PALACE, 29, rue de Flandre.
FOLL'S BUTTES CINEMA, 46, av. Mathurin Moreau.
Gd CIN. DE GRENELLE, 86, av. Emile-Zola.
GRAND-ROYAL, 83, av. de la Grande-Armée.
IMPERIA, 71 rue de Passy.
MAILLOT-PALACE, 74, av. de la Grande-Armée. — *Zaza, avec* Gloria Swanson. *L'Ornière.*
MESANGE, 3, rue d'Arras.
MONGE-PALACE, 34, rue Monge.
PALAIS DES FETES, 8, rue aux Ours. — Rez-de-chaussée. — *La Cible. L'Ornière.* — 1er étage : *Rigolo matador. L'Epervier. Nantas* (4e et dernier épisode).
PYRENEES-PALACE, 289, r. de Ménilmontant.
SEVRES-PALACE, 80 bis, rue de Sèvres.
VICTORIA, 33 rue de Passy.

BANLIEUE

ASNIERES. — EDEN-THEATRE, 12, Gde-Rue.
AUBERVILLIERS. — FAMILY-PALACE.
BOULOGNE-SUR-SEINE. — CASINO, 4 *bis*, bd Jean-Jaurès.
CHATILLON-S.-BAGNEUX. — CINE-MONDIAL.
CHARENTON. — EDEN-CINEMA, 1 *bis*, rue des Ecoles. — Lundi et vendredi.
CHOISY-LE-ROI. — CINEMA PATHE.
CLICHY. — OLYMPIA.
COLOMBES. — COLOMBES-PALACE.
CORBEIL. — CASINO-THEATRE.
CROISSY. — CINEMA PATHE.
DEUIL. — ARTISTIC-CINEMA.
ENGHIEN. — CINEMA GAUMONT.
FONTENAY-S.-BOIS. — PALAIS DES FETES.
GAGNY. — CINEMA CACHAN, 2, pl. Gambetta.
IVRY. — GRAND CINEMA NATIONAL.
LEVALLOIS. — TRIOMPHE-CINE.
CINEMA PATHE, 82, rue Fazillau.
MALAKOFF. — FAMILY-CINEMA, pl. des Ecoles
SAINT-DENIS. — CINEMA PATHE, 25, rue Catulienne, et 2, rue Ernest-Renan.
BIJOU-PALACE, rue Fouquet-Baquet.
SAINT-GRATIEN. — SELECT-CINEMA.
SAINT-MANDE. — TOURELLE-CINEMA.
SANNOIS. — THEATRE MUNICIPAL.
TAVERNY. — FAMILIA-CINEMA.
VINCENNES. — EDEN, en face le fort.

DEPARTEMENTS

ANGERS. — SELECT-CINEMA 38, rue St-Laud.
ANZIN. — CASINO-CINE-PATHE-GAUMONT.
ARCACHON. — FANTASIO-VARIETES-CINE.
AVIGNON. — ELDORADO, place Clemenceau.
AUTUN. — EDEN-CINEMA, 4, pl. des Marbres.
BAZAS (Gironde). — LES NOUVEAUTES.
BELFORT. — ELDORADO-CINEMA.
BELLEGARDE. — MODERN-CINEMA.
BERCK-PLAGE. — IMPERATRICE-CINEMA.
BEZIERS. — EXCELSIOR-PALACE, av.St-Saëns.
BIARRITZ. — ROYAL-CINEMA.
BORDEAUX. — CINEMA PATHE.
SAINT-PROJET-CINEMA, 31, rue Ste-Catherine.
THEATRE FRANÇAIS.
BOULOGNE-SUR-MER. — OMNIA-PATHE.
BREST. — CINEMA ST-MARTIN, pas. St-Martin
THEATRE OMNIA, 11, rue de Siam.
CINEMA D'ARMOR, 7-9, rue Armorique.
TIVOLI-PALACE. 34, rue Jean-Jaurès.
CADILLAC (Gironde). FAMILY-CINE-THEATRE
CAEN. — CIRQUE OMNIA, avenue Albert-Sorel.
SELECT-CINEMA, rue de l'Enganmerie.
VAUXELLES-CINEMA, rue de la Gare.
CAHORS. — PALAIS DES FETES.
CAMBES (Gironde). — CINEMA DOS SANTOS.
CANNES. — OLYMPIA-CINEMA-GAUMONT.
CETTE. — TRIANON (ex-cinéma Pathé).
CHALONS-S-MARNE. — CASINO, 7, r.Herbillon.
CHERBOURG. — THEATRE OMNIA.
CLERMONT-FERRAND. — CINEMA PATHE.
DENAIN. — CINEMA VILLARD, 142, r. Villard.
DIJON. — VARIETES, 48, rue Guillaume-Tell.
DIEPPE. — KURSAAL-PALACE.
DOUAI. — CINEMA PATHE, 10, r. St-Jacques.
DUNKERQUE. — SALLE SAINTE-CECILE.
PALAIS JEAN-BART, place de la République.
ELBEUF. — THEATRE-CIRQUE OMNIA.
GRENOBLE. — ROYAL-CINEMA, r. de France.
HAUTMONT. — KURSAAL-PALACE.
LE HAVRE. — SELECT-PALACE.
ALHAMBRA-CINEMA, 75, rue du Prés.-Wilson.
LE MANS. — PALACE-CINEMA, 104, av. Thiers.
LILLE. — CINEMA PATHE, 9, r. Esquermoise
PRINTANIA.
WAZEMMES-CINEMA PATHE.
LIMOGES. — CINE MOKA.
LORIENT. — SELECT-CINEMA, place Bisson.
CINEMA-OMNIA, cours Chazelles.
ROYAL-CINEMA, 4, rue Saint-Pierre.
LYON. — CINEMA AUBERT-PALACE.
TIVOLI, 23, rue Childebert.
ELECTRIC-CINEMA, 4, rue Saint-Pierre.
CINEMA-ODEON, 6, rue Lafont.
BELLECOUR-CINEMA, place Léviste.
ATHENEE, cours Vitton.
IDEAL-CINEMA, rue du Maréchal-Foch.
MAJESTIC-CINEMA, 77, rue de la République.
GLORIA-CINEMA, 30, cours Gambetta.
MACON. — SALLE MARIVAUX, rue de Lyon.
MARMANDE. — THEATRE FRANÇAIS.
MARSEILLE. — TRIANON-CINEMA.
GRAND CASINO.
MELUN. — EDEN.
MENTON. — MAJESTIC-CINEMA, av.de la Gare.
MILLAU. — GRAND CINEMA PAILHOUS.
SPLENDID-CINEMA, rue Barathon.
MONTPELLIER. — TRIANON-CINEMA.
NANTES. — CINEMA JEANNE-D'ARC.
CINEMA PALACE, 8, rue Scribe.
NICE. — APOLLO-CINEMA.
FLOREAL-CINEMA, avenue Malausséna.
IDEAL-CINEMA, rue du Maréchal-Foch.
RIVIERA-PALACE, 68, av. de la Victoire.
NIMES. — MAJESTIC-CINEMA.
ORLEANS. — PARISIANA-CINE.

OULLINS (Rhône). — SALLE MARIVAUX.
OYONNAX. — CASINO-THEATRE, Grande-Rue.
POITIERS. — CIN. CASTILLE, 20, pl. d'Armes.
PORTETS (Gironde). — RADIUS-CINEMA.
RAISMES (Nord). — CINEMA CENTRAL.
RENNES. — THEATRE OMNIA, pl. du Calvaire.
ROANNE. — SALLE MARIVAUX.
ROUEN.— OLYMPIA, 20, rue St-Sever.
THEATRE OMNIA, 4, pl. de la République.
ROYAL PALACE, J. Bramy (f. Th. des Arts).
TIVOLI-CINEMA DE MONT SAINT-AIGNAN.
ROYAN. — ROYAN-CINE-THEATRE (D. mat.).
SAINT-CHAMOND. — SALLE MARIVAUX.
SAINT-ETIENNE. — FAMILY-THEATRE.
SAINT-MACAIRE (Gir.). — CIN. DOS SANTOS
SAINT-MALO. — THEATRE MUNICIPAL.
SAINT-QUENTIN. — KURSAAL OMNIA.
SAUMUR. — CINEMA DES FAMILLES.
SOISSONS. — OMNIA PATHE.
SOULLAC. — CINEMA DES FAMILLES.
STRASBOURG. — BROGLIE-PALACE.
U. T. *La Bonbonnière de Strasbourg.*
TARBES. — CASINO ELDORADO.
TOULOUSE. — LE ROYAL.
OLYMPIA, 13, rue Saint-Bernard.
TOURCOING. — SPLENDID-CINEMA.
HIPPODROME
TOURS. — ETOILE CINEMA, 93, boul. Thiers.
SELECT-PALACE.
THEATRE FRANÇAIS.
VALENCIENNES. — EDEN-CINEMA.
VALLAURIS. — THEATRE FRANÇAIS.
VILLENAVE-D'ORNON (Gironde).
VIRE. — CINEMA PATHE, 23, rue Girard.

COLONIES

BONE. — CINE MANZINI.
CASABLANCA. — EDEN-CINEMA.
SOUSSE (Tunisie). — PARISIANA-CINEMA.
TUNIS. — ALHAMBRA-CINEMA.

ETRANGER

ANVERS. — THEATRE PATHE, 30, av. du Keiser
CINEMA EDEN, 12, rue Quellin.
BRUKELLES. — TRIANON AUBERT-PALACE.
CINEMA ROYAL, Porte de Namur.
CINEMA UNIVERSEL, 78, rue Neuve.
LA CIGALE, 37, rue Neuve.
CINE VARIA, 78, rue de la Couronne (Ixelles).
PALACINO, rue de la Montagne.
CINE VARIETES, 296, ch. d'Haecht.
EDEN-CINE, 153, rue Neuve (aux 2 pr. séances).
CINEMA DES PRINCES, 34, place de Brouckère.
MAJESTIC-CINEMA, 62, bd Adolphe-Max.
QUEEN'S HALL CINEMA, porte de Namur.
CHARLEROI. — COLISEUM, rue de Marchienne.
GENEVE. — APOLLO-THEATRE.
CINEMA PALACE.
ROYAL-BIOGRAPH.
LIEGE. — FORUM.
MONS. — EDEN-BOURSE.
NAPLES. — CINEMA SANTA LUCIA
NEUCHATEL. — CINEMA PALACE.
LE CAIRE. — CINEMA METROPOLE.

Photographies d'Étoiles

les 12 cartes postales franco 4 fr.
— 25 — — 8 —
— 50 — — 15 —

Jean Angelo
Agnès Ayres
Betty Balfour
Eric Barclay
John Barrymore
Richard Barthelmess
Henri Baudin
Enid Bennett
Armand Bernard
A. Bernard (Planchet)
Suzanne Bianchetti
Georges Biscot
Jacqueline Blanc
Bretty
Régine Bouet
June Caprice
Harry Carey
Jaque Catelain
Hélène Chadwick
Charlie Chaplin (3 *poses*)
Georges Charlia
Monique Chrysès
Betty Compson
Jackie Coogan (11 *p.*)
Gilbert Dalleu
Lucien Dalsace
Dorothy Dalton
Viola Dana
Bébé Daniels
J. Daragon
Marion Davies
Dolly Davis
Jean Dax
Priscilla Dean
Carol Dempster
Réginald Denny
Desjardins
Gaby Deslys
Jean Devalde
Rachel Devirys
France Dhélia
Huguette Duflos
Régine Dumien
J. David Evremond
William Farnum
Douglas Fairbanks (2 *poses*)
Geneviève Félix (2 *p.*)
Pauline Frédérick
Lilian Gish
Suzanne Grandais
Gabriel de Gravone
De Guingand (3 *Mousquet.*)
id. (*à la ville*)
Joë Hamman
William Hart
Jenny Hasselqvist
Wanda Hawley
Hayakawa
Fernand Herrmann
Pierre Hot
Gaston Jacquet
Romuald Joubé
Frank Keenan
Warren Kerrigan
Nicolas Koline
Nathalie Kovanko
Georges Lannes
Lila Lee
Denise Legeay
Lucienne Legrand
Max Linder
Ginette Maddie
Gina Manès
Arlette Marchal
Martinelli
Harold Lloyd
Pierrette Madd
Edouard Mathé
Léon Mathot
De Max
Maxudian
Thomas Meighan
Georges Melchior
Raquel Meller (*ville*)
id 10 cartes *Violettes Impériales*
Adolphe Menjou
Claude Mérelle
Mary Miles
Blanche Montel
Sandra Milowanoff
Antonio Moreno
Marguerite Moreno (2 *poses*)
Ivan Mosjoukine
Maë Murray
Nita Naldi
René Navarre
Alla Nazimova
Pola Negri
Gaston Norès
Rolla Norman
Ramon Novarro
André Nox (2 *poses*)
Gina Palerme
Sylvio de Pedrelli
Mary Pickford (2 p.)
Jean Périer
Jane Pierly
Pré fils
Charles Ray
Herbert Rawlinson
Wallace Reid
Gina Relly
Gaston Rieffler
André Roanne (2 p.)
Théodore Roberts
Gabrielle Robinne
Charles de Rochefort
Ruth Roland
Henri Rollan
Jane Rollette
William Russel
Séverin-Mars
Gabriel Signoret
A. Simon-Girard
Stacquet
V. Sjostrom
Gloria Swanson
Constance Talmadge
Norma Talmadge
Alice Terry
Jean Toulout
Rudolph Valentino
Valentino et sa femme (*Quatre Cavaliers*)
Vallée
Simone Vaudry
Georges Vaultier
Elmire Vautier
Vernaud
Florence Vidor
Bryant Washburn
Pearl White (2 *pos.*)
Yonnel

NOUVEAUTES

Jackie Coogan (*ville*)
De Rochefort (*ville*)
Barbara La Marr
Baby Peggy
René Poyen (*Bout de Zan*)
Gloria Swanson (2e *p. en apache*)
Jaque Christiany
Mistinguett (2 *poses Revue du Casino*)
Valentino dans *Monsieur Beaucaire*
Mosjoukine (3e *pose*)
Marcya Capri
Buster Keaton
Douglas Fairbanks (*Voleur de Bagdad*)
Raquel Meller *dans La Terre Promise*
Mosjoukine dans *Le Lion des Mogols*
Marjorie Hume dans *Les Deux Gosses*
Les Sœurs Gish (*Lilian et Dorothy*)
Bessie Love

Adresser les commandes avec le montant aux *Publications Jean-Pascal*, 3, rue Rossini, Paris
Il n'est pas fait d'envois contre remboursement. Les cartes ne sont ni reprises ni échangées

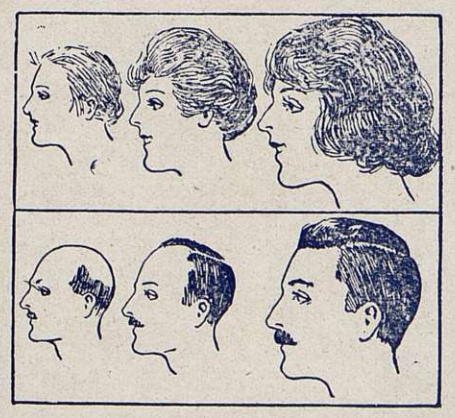
ECOLE Professionnelle d'Opérateurs
66, rue de Bondy — Nord 67-52
PROJECTION ET PRISE DE VUES

R. C. Seine 209.820 B

UNIC
MONTRES BRACELETS
toutes formes
PLATINE, OR ARGENT, OSMIOR PLAQUÉ OR
Chez tous les Horlogers Bijoutiers

Une Récompense de 10.000 francs

pour personnes chauves et sans barbe



Une belle poussée de barbe et de cheveux peut être obtenue par l'usage de la lotion capillaire balsamique « **Comos** » pendant 8 jours. Cette lotion fait repousser les cheveux et la barbe de toutes personnes chauves ou dont la chevelure est clair-semée. « **Comos** » est le meilleur produit dans ce domaine de la science moderne, étant la lotion balsamique qui fasse réellement repousser les cheveux et la barbe même sur des personnes âgées.

« **Comos** » fait repousser les papilles mortes après un usage de quelques jours et, après un temps très court, les cheveux poussent avec grande vigueur.

L'INNOCUITE EST GARANTIE ; *si elle n'est pas exacte, nous nous engageons à payer*

Une Somme nette de 10.000 Francs

à toute personne sans cheveux et sans barbe, qui aurait usé du « **Comos Balsam** » *pendant trois semaines sans résultat.*

1 paquet "COMOS" coûte 50 fr., 2 paquets : 80 fr.

« **Comos** » donne aux cheveux et à la barbe une apparence superbe et une belle ondulation, ainsi qu'une coupe douce et délicate ; sur demande adressée à la Société, « **Comos** » est envoyée dans toutes les parties du monde **SUR PAIEMENT** d'avance ou contre remboursement. — **HORS DE FRANCE : SEUL MODE DE PAIEMENT : D'AVANCE.**

COMOS-MAGAZINE, Copenhague V. Danemark-13

Imprimerie de *Cinémagazine*, 3, rue Rossini, Paris (9e). *Le Directeur-Gérant :* JEAN-PASCAL

N° 6 — 5e Année — 6 Février 1925

CE NUMÉRO EST CONSACRÉ A "VISAGES D'ENFANTS"

Cinémagazine

1 Fr. 25

RACHEL DEVIRYS

Il n'est pas d'emploi défini pour une artiste de talent. Rachel Devirys nous le prouve dans **Visages d'Enfants** *où, abandonnant le personnage de « vamp » auquel elle nous a accoutumés, elle interprète parfaitement un rôle d'honnête et bonne campagnarde*